

Sommaire

⌘ **Éditorial. « L'Asie des moussons » de Mus : horizon maritime ou regard enraciné ?** (G. Mikaelian) [pp. 2-27]

⌘ **L'actualité des éditions de texte et de la critique** [pp. 27-28]

⌘ **Du côté des archives : le carton Mus conservé à l'École française d'Extrême-Orient** [pp. 29-34]

⌘ Panorama des 17 dossiers constituant le carton d'archives (1923-1970)

⌘ Une lettre inédite de Mus relatant son cursus orientaliste (1925)

⌘ Sur la *Chagatidīpanī*, mémoire de Mus présenté pour le diplôme de l'EPHE (1926)

⌘ Cœdès à propos de Mus : « Un philosophe et un historien de grande classe » (1938)

⌘ **Dossier : la réception de Mus chez les praticiens du terrain indochinois** [pp. 35-51]

⌘ Le témoignage du journaliste Jean-Claude Pomonti : « À l'ombre de Paul Mus »

⌘ Le témoignage de l'anthropologue Christophe Robert : « Mus et le Viêt Nam d'après-guerre vu de Cornell University »

⌘ **Événement. 'Ce que porte le sol asien'. Un numéro spécial de Péninsule à paraître à la rentrée 2024** [p. 52]

⌘ **Bulletin d'adhésion** [p. 53]

« L'Asie des moussons » de Mus : horizon maritime ou regard enraciné ?

(Grégory Mikaelian)

Paul Mus a inspiré et continue d'inspirer nombre d'auteurs. Faire un usage précis de ses écrits reste cependant un exercice délicat. On ne peut faire fond sur les textes du grand orientaliste sans un travail herméneutique conséquent, sous peine de commettre un contresens, ou de verser dans la sollicitation. Les exemples de tels usages ne manquent pas, comme vient de le montrer à nouveaux frais la journée d'étude « Paul Mus actuel (II) : *'Ce que porte le sol asien'. Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie* », dont un prochain numéro de la revue *Péninsule* rendra compte. La difficulté d'accès au sens de ses textes, par-delà leurs accents proustiens, tient à ce qu'ils portent une dialectique puissante, celle d'une pensée qui se meut sans cesse sur les sentes du paradoxe, charriant une érudition qui répugne à s'afficher. Derrière chaque virgule se cache plusieurs livres discrètement mobilisés au service d'une nuance, infléchissant le sens d'une analyse qu'on pensait avoir comprise dans sa totalité, alors qu'on n'avait fait qu'en saisir un premier terme. Or de telles subtilités ne se révèlent qu'à l'issue d'une patiente restitution. Raison pour laquelle le spectre de la réception des textes de Mus reste large, et contradictoire : de la simple disqualification sans argumentation, comme ce fut le cas, semble-t-il, à Cornell dans les années 1990 (*cf. infra*, le témoignage de Christophe Robert) ; au propos admiratif, à visée roborative, mais guère étayé ; jusqu'au propos, plus rare, qui s'efforce de tirer parti d'un texte crayon en main. Ce sont bien sûr ces derniers usages qui intéressent au premier chef, même si les autres ne sont pas sans enseignements.

« L'Asie des moussons », notion récemment mobilisée par des praticiens de l'histoire connectée en référence explicite aux travaux de Paul Mus, fait partie de ces usages documentés¹. Saluons cette référence dont le premier mérite est de braquer les projecteurs sur une partie des écrits de Mus au sein d'une discipline et d'un milieu académique – les historiens anglophones des mondes asiatiques anciens et modernes intéressés par l'histoire globale – qui les pratique peu ou pas. Son second mérite est de porter la réflexion sur le terrain des cadres géographiques et culturels du comparatisme mussien, mais aussi sur les objectifs que Mus leur assigne dans son œuvre. Ce « comparatisme à longue portée », comme il l'appelait lui-même², et qu'on a pu à bon droit qualifier de « complet »³, ne s'exerce en effet

¹ ACRI, Andrea ; BLENCH, Roger ; LANDMANN, Alexandra (eds.), *Spirits and Ships; Cultural Transfers in Early Monsoon Asia*, ISEAS-Yusok Oshaj Institute, 2017, vii-577 p. ; ACRI, Andrea ; ROSATI, Paolo E., *Tantra, Magic, and Vernacular Religions in Monsoon Asia: Texts, Practices, and Practitioners from the Margins*, Routledge, 2023, x-218 p. ; HENLEY, David & WICKRAMASINGHE, Nira (eds.), *Monsoon Asia. A Reader on South and Southeast Asia*, Leiden, Leiden University Press, Critical, Connected Histories vol. 4, 2022, 441 p. et en particulier, dans ce dernier ouvrage, ACRI, Andrea, « Revisiting the Monsoon Asia Idea: Old Problems and New Directions », pp. 63-96. Nous remercions l'auteur de nous avoir donné accès à cet article (notons qu'il attirait déjà l'attention sur cette référence mussienne dans « 'Local' vs. 'Cosmopolitan' in the study of Premodern Southeast Asia », *Suvanabhumi*, vol. 9 (1), 2017, pp. 13-14.

² Mus, Paul, *Hô Chi Minh, le Vietnam, l'Asie*, Paris, Seuil, L'histoire immédiate, 1971, p. 139.

³ Cf. THION, Serge, « Paul Mus (1902-1969) », [in] *Hommes et Destins*, Paris, Académie des Sciences d'Outremer, 1981, t. IV, pp. 531-533.

pas sans supports, notionnels ou topographiques, lesquels varient et se combinent d'ailleurs souvent par paires dialectiques, selon la teneur du propos : Europe et Asie, Orient et Occident, pensée occidentale et doctrines orientales, la Grèce et l'Inde, le bouddhisme du Nord et le bouddhisme du Sud, l'Asie hindouisante et l'Asie sinisante, les centralisations chinoises et indiennes, les Inde cis- et transgangétiques, l'Inde transgangétique et Madagascar ... L'Asie des moussons est l'un de ces supports, à la fois géographique et notionnel, dont la critique a pu relever la récurrence⁴ sans, toutefois, s'y arrêter plus avant.

L'Asie des moussons dans le corpus mussien : retour aux textes

Qu'entendait précisément Mus en invoquant « l'Asie des moussons » ? Sous réserve d'inventaire, la formule apparaît dans « Cultes indiens et indigènes au Champa »⁵, le *verbatim* de sa fameuse conférence prononcée au Musée Louis Finot, au début de l'année 1934⁶. Revenu d'un premier terrain en pays cham⁷, Mus commence alors à tirer parti de ses matériaux ethnographiques⁸ tout en rédigeant son grand 'œuvre, le *Barabudur*, dont il vient de donner une première livraison au *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*⁹. On retrouve la formule à nouveau employée dans le *verbatim* d'une seconde conférence, prononcée et publiée en 1937, « La tombe vivante »¹⁰, puis çà et là dans le reste de son œuvre, jusqu'à son « Projet d'un ouvrage sur les civilisations de l'Asie du Sud-Est », livre de commande inachevé qui occupa, parmi de nombreux autres travaux, la dernière partie de sa vie¹¹. Voyons, à partir de quelques-unes de ces occurrences et sans chercher à l'exhaustivité, s'il est possible de sérier l'origine de la notion, aussi bien que le sens qu'en donne Mus et l'usage qu'il en fait.

L'orientaliste la tenait comme on le sait du géographe Jules Sion¹², mais il l'a vite nourrie des travaux de Pierre Gourou, autre géographe, dont il fut proche :

⁴ Cf. *inter alia*, REYNOLDS, Craig, « A new look at old Southeast Asia », *The Journal of Asian Studies*, vol. 54 (2), 1995, pp. 419-446 ; CONDOMINAS, Georges, « Paul Mus ou la générosité intellectuelle », p. 47 et GOUDINEAU, Yves, « Généalogie des formes et scénarios rituels dans l'Asie des Moussons : l'orientalisme de Paul Mus entre sociologie et iconologie », pp. 130-131. [in] David CHANDLER & Christopher GOSCHA (dir.), *L'espace d'un regard : l'Asie de Paul Mus (1902-1969)*, Paris, Les Indes Savantes, 2006.

⁵ MUS, P. « Notes et mélanges. VIII. Cultes indiens et indigènes au Champa », *BEFEO*, t. XXXIII (1), 1933, pp. 367-410.

⁶ Cf. « Chronique », *BEFEO*, t. XXXIV, 1934 (2), p. 747.

⁷ MUS, P., « Rapport sur une mission chez les Chams du Sud-Annam », *BEFEO*, t. XXIX, 1929, pp. 509-513.

⁸ *IDEM*, « Les religions de l'Indochine » et « Littérature chame », [in] Sylvain Lévi (éd.), *Indochine, Exposition coloniale internationale*, Paris, vol. I, 1931, pp. 103-156 et 193-200 ; « Études indiennes et indochinoises. IV - Deux légendes chames », *BEFEO*, t. XXXI, 1931, pp. 39-101, 9 pl.

⁹ *IDEM*, « Barabudur. Les origines du stūpa et la transmigration, essai d'archéologie religieuse comparée », *BEFEO*, t. XXXII (2), 1932, pp. 269-439.

¹⁰ *IDEM*, « La tombe vivante. Esquisse d'une série ethnographique naturelle », *La terre et la vie*, 7^e année, n° 4, juillet-août 1937, p. 121.

¹¹ *IDEM*, « Projet d'un ouvrage sur les civilisations d'Asie du Sud-Est », [in] *L'angle de l'Asie, op. cit.*, pp. 109-121. Le ms. complet de ce texte inachevé est conservé dans le Fonds Mus de l'Institut d'Asie Orientale (boîte 16, pièce n° 4 : enveloppe kraft « Ms. Morazé (projet) », tapuscrit, 58 p.).

¹² SION, Jules, *Géographie universelle publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. gallois, tome IX. Asie des moussons (Inde, Indochine, Insulinde, Chine, Japon)*, Paris, Armand Colin, 1929, 2 vol., 548 p. ; CHASSIGNÉUX, E., « L'Asie des moussons d'après Jules Sion », *Annales de Géographie*, t. 39, n° 221, 1930, pp. 530-537.

[...] Ce qui s'impose, au point où nous sommes parvenus à cet égard, c'est de remettre la philologie et l'archéologie de l'Inde et de la Plus Grande Inde, en situation, dans leur cadre social, et de ne traiter de ces sociétés, pour bien les restituer, que dans un monde qui a été le leur et qui reste le substrat de leur sémantique. La discipline qui est alors, pour employer le style des Brahmanes, matricielle des autres, est cette géographie humaine qui, de Jules Sion à Pierre Gourou, a tant contribué à une meilleure connaissance de l'Asie – et directement, pour nous, de l'Asie des Moussons, arrière-plan de toute indianité.¹³

Les deux hommes, présents à Hanoi au même moment, de 1927 à 1935 pour Mus, et de 1926 à 1935 pour Pierre Gourou, conversaient régulièrement, ainsi que le note ce dernier lorsqu'il relate les conditions d'élaboration de sa recherche :

Parmi les heureuses conditions de mon travail, il me faut évoquer l'aide et les encouragements reçus d'amis qui avaient la bonté de s'intéresser à mes recherches. Paul Mus, qui avait passé enfance et adolescence à Hanoi, était un excellent connaisseur du delta : il était instructif et revigorant de converser des choses du pays avec un homme de sa compétence et de sa hauteur de vues ; nos entretiens quasi quotidiens aidèrent grandement au progrès de mon étude.¹⁴

Mais il reste que c'est moins le cadre géographique de l'Asie des Moussons en tant que tel qui intéresse Mus dans « Cultes indiens et indigènes au Champa », que les déterminations religieuses profondes que ce cadre implique, à l'échelle desquelles un comparatisme doit, à ses yeux, pouvoir s'exercer. Il voit comme on le sait une « unité de culture » se dégager dans « l'ordre des faits religieux » à l'échelle de l'Asie des moussons (Inde, Indochine, Indonésie, une partie de la frange océanienne et Chine méridionale) dont le moteur aura été les échanges maritimes favorisés par les vents de moussons.

La convocation, à ce point du raisonnement, de la « civilisation méditerranéenne » au titre d'un « exemple illustre » de ce que « certaines mers unissent » vient alors affermir l'explication de l'unité culturelle en cause, d'un bout à l'autre de l'espace considéré. Tous les auditeurs de la communication n'auront peut-être pas reconnu « la forte maxime de travail énoncée par Marcel Mauss dans sa leçon d'ouverture de l'Institut d'Ethnologie : 'La terre sépare, la mer unit' – qui est surtout vraie à grande échelle »¹⁵. L'exemple de la Méditerranée pouvait en revanche parler au plus grand nombre des Européens venus l'écouter :

[...] Par contre, pour prendre un exemple illustre, certaines mers unissent, et ce ne sont pas de vains mots que ceux de civilisation méditerranéenne. Cent, deux cents, mille kilomètres de mers, surtout de celles où règnent des vents dominants, sont une distance bien moindre que cent, deux cents ou mille kilomètres de terre, coupés de montagnes, de forêts et de tribus hostiles, comme c'était le cas dans la péninsule indochinoise ou le Dekkan ancien.¹⁶

¹³ MUS, P., *Masques d'Angkor*, tapuscrit inédit, chap. XVI, p. 18.

¹⁴ GOUROU, Pierre, [in] *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*, Paris, Plon, terre humaine, civilisations et société, 1982, p. 20.

¹⁵ Cf. MUS, P., *Masques d'Angkor*, op. cit., chap. IX, pp. 1-2.

¹⁶ Cf. IDEM, « Cultes indiens et indigènes [...] », loc. cit., p. 373.

Étonnement, la référence méditerranéenne n'a pas été relevée par la critique¹⁷. Si ce n'est, peut-être, par George Cœdès, une décennie plus tard, dans un bref « Aperçu géographique » de son *Histoire ancienne des États hindouisés d'Extrême-Orient* (1944) :

De l'autre côté de la barrière naturelle constituée par la Péninsule Malaise et les îles qui la prolongent, c'est une véritable Méditerranée formée par la mer de Chine, le golfe du Siam et la mer de Java. Cette mer intérieure, malgré ses typhons et ses écueils, a toujours été entre les populations riveraines un trait d'union plutôt qu'un obstacle. Bien avant l'arrivée des navigateurs étrangers, ces populations possédaient leurs marines, et malgré la diversité probable de leurs origines lointaines, elles avaient développé, à la faveur d'échanges continuels, une certaine communauté de culture dont il sera question plus loin.¹⁸

Premier, semble-t-il, à revêtir explicitement l'Asie du Sud-Est de la métaphore méditerranéenne¹⁹, Cœdès paraît bien, ce faisant, s'inspirer du propos de Mus, en particulier lorsqu'il évoque le fait que les populations y avaient développé « à la faveur d'échanges continuels, une certaine communauté de culture ». Si la conférence de Mus n'est pas citée à cet endroit, elle l'est par ailleurs (p. 24), ainsi que dans des articles postérieurs traitant de ce thème²⁰. Et Cœdès ignorait d'autant moins les travaux de Mus qu'il les avait suivis de près en tant que Directeur de l'EFEO (1929-1946), lors du séjour hanoïen de ce dernier, voyant en lui « sans contredit le plus brillant » de ses collaborateurs²¹.

Denys Lombard, pourtant le grand historien de la 'Méditerranée sud-est asiatique', n'a pas non plus cité cette référence. Mais, outre qu'il puisait son inspiration, sur ce point tout au moins, aux travaux de Fernand Braudel, postérieurs d'une quinzaine d'années²², c'est peut-être aussi que cette mention

¹⁷ On n'en trouve pas mention dans SUTHERLAND, Heather, « Southeast Asian History and the Mediterranean analogy », *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 34 (1), 2003, pp. 1-20.

¹⁸ CŒDÈS, George, *Histoire ancienne des États hindouisés d'Extrême-Orient*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1944, p. 2. La mention est inchangée dans la dernière édition : *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, 1964, p. 16.

¹⁹ J. C. van Leur évoque lui aussi cette métaphore en 1934, mais surtout pour l'écarter. Ses travaux, publiés en hollandais la même année, ne seront rendus accessibles par une traduction anglaise qu'après-guerre, en 1955 (cf. « *one is again and again struck by phenomena and configurations calling up images from the familiar history of the Mediterranean and western European areas. But on closer examination what had seemed historical parallels are seen to assume a complete historical autonomy that makes it practically impossible to carry through the comparison of phenomena... Viewed as a whole, Indonesian history remains a new and unknown world: as much by the autonomy of its historical perspectives as by the nature of its historiographic treatment.* », [in] *Indonesian Trade and Society: Essays in Asian Social and Economic History*, The Hague, W. Van Hoeve, [1934] 1955 p. 147, cité par SUTHERLAND, H., *loc. cit.*, p. 16).

²⁰ CŒDÈS, G., « Le substrat autochtone et la superstructure indienne au Cambodge et à Java », *Cahiers d'histoire mondiale*, vol. I, n° 2, 1953, pp. 368-377 et « L'osmose indienne en Indochine et en Indonésie », *Cahiers d'histoire mondiale*, vol. I, n° 4, 1954, pp. 827-838.

²¹ Cité par CHANDLER, P. David, « Paul Mus, 1902-1969 : esquisse d'une biographie », [in] D. CHANDLER & Ch. GOSCHA (dir.), *op. cit.*, p. 20.

²² *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* paraît en 1949. On sait que Fernand Braudel (1902-1985), de la génération de Mus, était lui-même un ami du père de Denys Lombard (1938-1998), l'islamologue Maurice Lombard (1904-1965) (BRAUDEL, Fernand, « Maurice Lombard », *Annales*, 1996, vol. 21 (3), p. 713). L'inspiration braudélienne de Lombard est bien connue qui se lit notamment dans : *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, vol. 1, 263 p. ; vol. 2, 421 p. ; vol. 3, 337 p. ; son séminaire, qui prend l'intitulé « Histoire de la Méditerranée sud-est asiatique » en 1990 ; « Une autre 'Méditerranée' dans le sud-est asiatique », *Hérodote*, n° 88, 1998, pp. 184-193 ; « Networks and Synchronism in

n'est en rien décisive dans l'œuvre de Mus où, sauf erreur, elle tient lieu d'hapax²³. Même s'il convient bien sûr de souligner, après d'autres auteurs, la « saisissante modernité » historiographique de ce paragraphe daté de 1933²⁴ – ajoutons : à plus forte raison lorsque l'on sait la destinée de la métaphore méditerranéenne pour appréhender l'histoire de l'Asie maritime²⁵, singulièrement dans sa dimension sud-est asiatique²⁶ –, il n'est pas certain que Mus eut pleinement adhéré à ces nouvelles manières de faire de l'histoire pour lesquelles il est ici, en quelque sorte, mobilisé. À tout le moins la question mérite-t-elle d'être posée.

Son propos n'est pas tant, en effet, de restituer l'histoire des réseaux interlopes venus féconder différemment les terroirs de l'Asie des moussons – celle des pilotes, des marchands, des guildes et compagnies de commerce, des prêtres itinérants, des mercenaires, traducteurs ou diplomates, convertis et autres figures d'intermédiaires ou de passeurs culturels – à la manière des histoires connectées d'aujourd'hui – que, bien plutôt, d'établir le « cadastre coutumier »²⁷ de peuples enracinés dans leurs traditions ancestrales. Bien sûr, celui-ci ne saurait se comprendre sans considérer celle-là (et inversement). Mais disons que l'accent mussien porte moins sur les vagues et les courants d'échanges que sur les sols et leur sédimentation culturelle. La question est celle, comme souvent chez Mus, du point de vue retenu : aborde-t-on les terres depuis la mer – à la manière d'allochtones – ou observe-t-on les effets de ce qui en vient (ou de ce que l'on en ramène) depuis la terre – comme des autochtones ?

Southeast Asian History », *Journal of Southeast Asian Studies*, n° 26, 1995, pp. 14, 16 ; le colloque « La Méditerranée asiatique dans la longue durée » organisé en 1997 (PTAK, Roderich, « International Symposium on the 'Asian Mediterranean' (Paris, 3-5 March 1997) », *Archipel*, vol. 55, 1988, pp. 11-14), dont les actes furent publiés en 1998 : GUILLOT, Claude ; LOMBARD, Denys ; PTAK, Roderich (eds.), *From the Mediterranean to the China Sea: Miscellaneous Notes*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998, 236 p. ; et le titre de son ouvrage inachevé, *L'Autre Méditerranée. Réflexion sur l'histoire du Monde sud-est asiatique* (cf. CHAMBERT-LOIR, Henri, « In memoriam Denys Lombard (1938-1998) », *BEFEO*, t. 85, 1998, pp. 17-18). La première trace écrite d'une « Méditerranée sud-est asiatique » dans son œuvre se trouve semble-t-il dans un compte rendu publié en 1969 dans le *BEFEO* (*IDEM*, « CR de Atlas of South-East Asia, with an introduction by D. G. E. Hall, Londres, Macmillan and Co Ltd, New York, St Martin's Press, 1967, in-folio, 84 p. et (8) pages d'index », *BEFEO*, t. LV, 1969, p. 262 : « Ce qui fait, en effet, en grande partie, l'unité de cette 'Asie du Sud-Est, c'est sans doute la mer qui est en son centre, cette autre Méditerranée, qui, comme la nôtre, sépara sans doute, mais rapprocha aussi les populations riveraines »).

²³ Une seconde occurrence se lit bien dans *Masques d'Angkor* mais elle vient qualifier l'Océan indien, et encore est-ce du bout de la plume : adjoindre « le témoin et contrôle marginal qu'est Madagascar, collatéral à l'ensemble géographique hindouisant » « autoriserait à parler de l'Océan Indien comme d'une Méditerranée » (cf. *op. cit.*, chap. IX, pp. 1-2).

²⁴ ACRI, A., « Revisiting the Monsoon Asia Idea [...] », *loc. cit.*, p. 67. Une modernité déjà signalée (en termes il est vrai moins appuyés) par Victor Lieberman (*Strange Parallels. Southeast Asia in Global Context, c. 800-1830. Volume 1: Integration on the Mainland*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 9, note 9 et p. 10, n. 13).

²⁵ À côté de la Méditerranée sud-est asiatique, on compte encore celle de l'océan indien (CHAUDHURI, Kirti N., *Trade and civilization in the Indian Ocean. An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, 269 p.) mais aussi la Méditerranée asiatique d'Yves Lacoste (LACOSTE, Yves, « Australasie », *Hérodote* n° 52. *Australasie*, 1^{er} trimestre 1989, pp. 6-7) ou encore celle, plus récente, de François Gipouloux (*La Méditerranée asiatique. Villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon, et en Asie du Sud-Est*, Paris, CNRS Éditions, 2009, 480 p.). Sur ce thème voir aussi : WONG, Bin R., « Entre monde et nation : les régions braudéliennes en Asie », *Annales*, vol. 56 (1), 2001, pp. 5-42.

²⁶ L'autre grand historien de l'Asie du Sud-Est inspiré par la *Méditerranée* de Braudel étant bien sûr Anthony Reid, v. WADE, Geoff & LI, Tana, *Anthony Reid and the Study of Southeast Asian Past*, Singapore, ISEAS, 2012, 400 p.

²⁷ Cf. « j'ai jadis tenté de nommer cadastre coutumier cette carte préculturelle de l'Asie des Moussons », [*in*] *Masques d'Angkor*, *op. cit.*, chap. XI, p. 20.

[...] Sur toute la façade sud-orientale de l'Extrême-Orient, et particulièrement de Canton, les marchands de mer hindous puis musulmans avaient séculièrement fourni un avant-goût, avec toutefois un moindre usage de l'artillerie [que les Mongols au XIV^e siècle, mis en déroute par la dynastie des Tràn]. Le Christianisme même, que nous apportions avec nous, pouvait sembler une vieille connaissance : sous sa forme nestorienne notamment, n'a-t-il pas atteint la Chine avant que la tradition romaine n'ait pris pied parmi les peuples du Nord de l'Europe ?

La tradition sino-vietnamienne ne manquait donc pas de termes de comparaison pour situer, au long de ses côtes, en valeurs humaines et non humaines, la déconcertante diversité d'étrangers bigarrés de peau, de poil et de vêtement, qui a commencé à s'y presser, à partir du seizième siècle.

Aux alentours de 1830, sous l'Empereur [Tu-Duc], que pouvait-on attendre de ces barbares et de leurs vaisseaux aux immenses pyramides de voiles blanches – la couleur sinistre – que l'on avait pris coutume, depuis des siècles, de voir surgir du fond de la mer, pour commercer, razzier, se battre avec le pays, ou aussi bien entre eux ?²⁸

Mus, pour en revenir au contenu de sa communication témoignant de son immersion dans l'arrière-pays cham, révèle alors l'existence d'« une religion de l'aire des Moussons » (p. 373) en terres indienne comme chinoise, avant même l'émergence de ces deux civilisations. Faisant fond sur les enseignements de ses maîtres indianistes et sinologues, il se risque à parler d'une « religion des Moussons » présente aussi bien dès le « pré-aryen » en Inde, thème étudié par Sylvain Lévi et Jean Przyluski, que dans le « pré-indien » en Indochine (p. 400), ou encore dans la Chine d'avant « les accrétions confucéennes ou taoïstes » (p. 380), étudiée par Marcel Granet (p. 372), ainsi qu'en Annam. C'est ici comme là, diversement incarnée, une « religion rurale » (p. 406) caractérisée par l'existence d'un dieu du sol qui n'est autre que la divinisation des énergies du sol : « partout c'est la fécondité latente de la terre, productrice de fruits, de moissons et aussi de bétail, qui forme la substance réelle du dieu du sol » (p. 374). Sous différents avatars, cette divinité propre aux « civilisations rurales » (p. 384) – celles, en l'occurrence, de « l'Asie des campagnes » (p. 384) – se retrouve encore d'un bout à l'autre des « deux versants de l'Asie des Moussons » (p. 380), indianisé et sinisé, qui se correspondent.

Dans *Masques d'Angkor*²⁹, entamé vers 1961 et resté inachevé, l'Asie des moussons revient à plusieurs reprises, confirmant l'acception que Mus n'a cessé de lui donner, en précisant, au besoin, la portée :

[...] Il faudrait établir une distinction entre le monde des deux et celui des quatre saisons, et il est probable que les porteurs de la civilisation aryenne comme les initiateurs de la civilisation chinoise venaient de régions à rythme quaternaire qui ne connaissaient pas le grand renversement bisannuel de la mousson. En gros, un

²⁸ Mus, P., « Coordonnées vietnamiennes », [in] *L'Angle de l'Asie*, op. cit., s. d., p. 62. L'extrait prend place dans une partie significativement intitulée « Ce qui vint de la mer », p. 61.

²⁹ Sur quoi, v. Mus, P., « Masques d'Angkor. Entre l'Inde et nous. Arts et politique en Asie du Sud-Est. Chapitre IV. Le barattement de la mer de lait. Édition critique et introduction de G. Mikaelian », *Péninsule* n° 82, 2021 (1), pp. 153-230.

rythme qui offre par couple sécheresse et pluie, pleine chaleur et froid relatif, crée une autre humanité que nos saisons équilibrées se succédant à quatre au moins. Le chiffre de 4 a apparemment été imposé à la sensation plastique vitale par des observations et des idées plus constructives. L'astronomie, discipline déjà savante, avec ses quatre orientes a sans doute aidé à nous construire sur cette division quaternaire.

Le rythme binaire plus fruste, plus violent, plus dramatique a été la base essentielle de cette Asie des moussons. On le sent partout, dans les langues, la grammaire, les institutions, dans les formes d'art élémentaires. (chap IV, p. 12)

[...] À travers cette Asie méridionale et orientale qu'assemble commodément le nom d'Asie des moussons, seules deux grandes formules culturelles écrites, l'indienne et la chinoise, étaient de taille à fournir un tel cadre aux mouvements de l'histoire. Il en résulte que des deux côtés la partie, entendez l'expansion civilisatrice, est allée de l'avant sans obstacle majeur, assimilant et dominant les différences ethniques et dialectales jusqu'à un heurt inévitable, quelque part entre le Fleuve Rouge et le Mékong. (chap. IX, pp. 10-11)

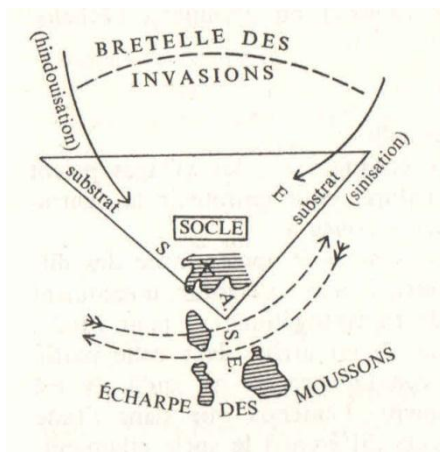
Inachevé lui aussi, rédigé quelque part entre 1967 et 1969³⁰, l'année de son décès, son « Projet d'un ouvrage sur les civilisations de l'Asie du Sud-Est » reprend, densifie et complexifie de beaucoup le propos. Il n'est pas lieu de le commenter dans le détail, mais notons simplement que si l'Asie des moussons dans ses déterminations religieuses n'apparaît pas comme telle dans ce texte, elle se trouve constamment mobilisée à travers la nébuleuse sémantique qui en dérive – « l'écharpe des moussons », « l'Asie des échanges » – ou y renvoie – « le socle géographique », le « socle asiatique primitif », le « socle primordial », le « substrat », le « socle ethno-culturel », le « socle ethnogéographique local », le « résidu », le « socle pré-culturel »³¹. Ceci au service d'une cause qu'elle excède d'un point de vue géographique tout y étant essentielle d'un point de vue notionnel : tout le propos de cet ouvrage aurait été, en effet, de situer l'Asie du Sud-Est « géographiquement, ethniquement, culturellement, entre Inde et Chine ». Dans cette « trilogie », l'Asie des moussons n'intéresse pas en tant que telle mais parce qu'elle permet de mieux poser le « problème historique » de l'Asie du Sud-Est, « passé et présent ». Si cette dernière entité figure ainsi comme le « terme médian » de la trilogie dont les « termes majeurs » sont l'Inde et la Chine, c'est en tant que « résidu » du « socle géographique », commun aux trois termes. L'action des deux termes majeurs, Inde et Chine, « voisins géants » de l'Asie du Sud-Est érigés en « civilisation », s'y est en effet exercée par l'effet de « l'écharpe des moussons », reliant annuellement la façade de l'océan Indien à celle du Pacifique, passant par elle. « Notre A.S.E. est alors le résidu du socle primitif, marqué par l'Inde et la Chine 'historiques' mais marquant en même temps la limite au-delà de laquelle la Chine ne s'est plus faite, l'Inde ne s'est plus faite. Le socle est alors

³⁰ Voir à ce propos MIKAELIAN, G., « Lettre de Paul Mus à M. et Mme Morazé, avril 1968 », *Péninsule* n° 85, 2022 (2), Études mussiennes (5), pp. 193-202.

³¹ Le « socle » étant lui-même une notion qu'il emprunte, à le lire, à Pierre Gourou. À propos de l'Inde ancienne, il évoque en effet un « [...] substrat, ou, pour reprendre le mot heureux de Pierre Gourou [...] un socle [...] » (MUS, P., « Où finit Puruṣa », [in] *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou*, Publication de l'Institut de civilisation indienne, Paris, Éditions de Boccard, 1968, p. 545, citant GOUROU, P., « Pour une Géographie humaine », *Finisterra. Revista Portuguesa de Geographia*, vol. I (1), 1966, p. 31.

demeuré comme un substrat, sous l'hindouisme et sous le système chinois » (pp. 110-111).

Mais, et l'on outre passe cette fois le cadre géographique de l'Asie des moussons, Inde et Chine historiques sont elles-mêmes la résultante de deux actions extérieures venues les ériger, depuis le « monde des steppes », « à partir du socle asiatique primitif ». Cette « bretelle des invasions », figure alors comme corridor d'échange culturel « symétrique [...] de l'écharpe des moussons par rapport à la masse de la Haute-Asie (mot que Pelliot préférait à 'Asie centrale' ». « Ces deux actions, l'une commandée au [nord-ouest] de l'Inde, l'autre au [nord-ouest] de la Chine ont fait l'Inde et la Chine, à partir du socle asiatique primitif et les a ensuite poussés l'une vers l'est, l'autre vers le sud ». L'Asie du Sud-Est, « C'est en somme une tenaille historique et culturelle ».



1^{re} phase

Le socle s'uniformise (S+E)

2^e phase

Poussée de l'hindouisation et de la sinisation

3^e phase

*L'A.S.E. comme résidu entre Inde et Chine.
Substrats sous l'Inde et la Chine
historiquement, s'apparentant en profondeur
avec l'A.S.E.*

Le schéma et sa légende illustrant le « Projet d'un ouvrage [...] », loc. cit., p.111

La suite du propos s'attache à nuancer, dialectiser, historiciser, exemplifier cette tenaille d'une façon telle qu'il faudrait sans doute beaucoup de sueur pour lui adresser, avec sérieux et contenance, le reproche d'une essentialisation. *A fortiori* si l'on se rappelle qu'il s'agit là d'une ébauche, elle-même le fruit d'un cours du Collège de France prodigué durant quatre années (1956-1959), auquel participa, d'ailleurs, Pierre Gourou³². C'est là tout le piège mussien tendu à l'adresse du lecteur pressé : lorsqu'il s'exprime par des formules elliptiques et lapidaire, en apparence closes sur elles-mêmes, c'est pour mieux en décliner les propriétés selon une grammaire ardue, laquelle ne se laisse déceler qu'un premier texte en regard d'un second, interrogeant les faits bien plus qu'elle n'en répond, défiant comme par avance les procès en réifications. Il ne faut de fait pas confondre le maître manœuvre

³² Cf. « II. Cours du vendredi : analyse d'une société – des faits aux documents culturels », [in] *Annuaire du Collège de France*, Paris, Imprimerie nationale, 56^e année, 1956, pp. 275-279 ; « II. Cours du vendredi : analyse d'une société », *ibid.*, 57^e année, 1957, pp. 340-344 ; « Cours du vendredi : analyse d'une société. Organisation de l'espace, productivité et structure calendaire (suite) », *ibid.*, 58^e année, 1958, pp. 371-374 ; « Cours du mercredi : analyse des types de société représentés dans les traditions hindouisante et sinisée », *ibid.*, 59^e année, 1959, pp. 413-421.

d'origine polonaise avec son disciple provençal, ni la valeur de leurs contributions respectives :

La 'sociologie' de Jean Przyluski était sans doute assez rustique et basée sur des idées simples : importance du facteur non-aryen dans la civilisation de l'Inde, rapports de cohésion et d'interpénétration entre le mythe et le rituel, insistance sur un substrat pré-aryen et pré-chinois commun à l'Asie du Sud-Est, utilisation de la documentation moderne pour la compréhension des faits textuels indiens, confrontation des textes anciens chinois et indiens. Nous savons mieux aujourd'hui à quels abus d'interprétation ces idées peuvent prêter. Cependant, au moment où Przyluski écrivait [entre 1908 et 1945] ses thèses étaient novatrices et elles ont ouvert à nos études des horizons jusqu'alors insoupçonnés. Par ailleurs son enseignement a suscité des vocations parmi ceux qui honorent l'Orientalisme de nos jours. Plusieurs de nos maîtres, et non des moindres, – je pense en particulier à M. Paul Mus – se réclament de cet enseignement avec gratitude et respect.³³

Reste, pour nous, l'essentiel : cette « tenaille », « historique » par la grâce de l'Asie centrale, « culturelle » par celle de l'Asie des moussons, mais qui se comprend mieux en convoquant, à l'occasion, le proche orient ancien³⁴, a pour cadre d'exercice un espace élargi aux dimensions eurasiatiques. L'Asie des moussons – singulièrement, les deux pôles civilisateurs indiens et chinois qu'elle abrite en partie – n'y figurent qu'au titre d'éléments parmi d'autres, essentiels certes mais non suffisants, tous mobilisés pour mieux comprendre ce qui ressort comme le 'cœur de cible' ethnographique des recherches mussiennes : les sociétés d'Asie du Sud-Est.

De l'Asie des moussons à la perspective asienne

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'Asie des moussons étudiée par Mus a plus souvent qu'à son tour été associée à l'Asie du Sud-Est, notamment via la formule, attribuée au géographe Élisée Reclus et devenue célèbre en retour grâce aux écrits mussiens, « l'angle de l'Asie »³⁵.

³³ MACDONALD, Alexander W., « Bouddhisme et sociologie », *Archives de sociologie des religions*, 1956, n° 2, p. 93.

³⁴ MUS, P., « Projet [...] », *loc. cit.*, p. 119.

³⁵ Cf. « [...] l'angle sud-est de la masse continentale eurasiatique – selon l'expression d'Élisée Reclus (1883), reprise et consacrée par Paul Mus » (KONINCK, Rodolphe de, *L'Asie du Sud-Est*, Paris, Masson géographie, 1994, p. 1). Une certaine ambiguïté demeure, toutefois, à cet égard. Si Reclus expose bien l'idée d'un positionnement des Indes orientales – ou de l'Indo-Chine (nom, à l'époque, de l'Asie du Sud-Est péninsulaire) et de ses prolongements archipélagiques –, à l'angle sud-est du continent eurasiatique, par une série de périphrases, on ne trouve pas à proprement parler la fameuse formule dans son texte. Le géographe évoque ainsi « la péninsule sud-orientale de l'Asie » (p. 7), « le sud-est du continent d'Asie » (p. 17) ou encore « la position de la contrée, à l'angle du continent, entre la mer des Indes et l'océan Pacifique [...] » (pp. 715-716). Pour ce qui est de la partie insulindienne, traitée par ailleurs dans le volume dédié à l'Océanie (cf. « C'est à bon droit que l'on a donné le nom d'Insulinde aux terres équatoriales qui continuent l'Indo-Chine au milieu de l'Océan », [in] RECLUS, Élisée, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes. T. XIV, Océan et terres océaniques*, Paris, Librairie Hachette, 1889, p. 4), il évoque cette fois « les îles parsemées au sud-est du continent d'Asie », « de même que tous les archipels lointains de la Malaisie » (p. 1) et « les archipels du sud-est de l'Asie » (p. 10) ([in] RECLUS, Élisée, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes. T. VIII, L'Inde et l'Indo-Chine*, Paris, Librairie Hachette, 1883).

Le premier à faire usage de cette formule pour quintessencier l'œuvre de Mus fut l'anthropologue Serge Thion à la fin des années 1970, dans le recueil d'articles qu'il intitula, précisément, *L'angle de l'Asie*, lequel fit beaucoup pour la diffusion de la pensée mussienne (cf. *infra*, le témoignage de Jean-Claude Pomonti). Rien n'indique toutefois que le propos de Reclus – désignant, rappelons-le, l'Asie du Sud-Est péninsulaire comme cet angle sud-est de la masse continentale eurasiatique – ait été à l'origine du titre choisi par l'anthropologue. Il n'empêche, l'association de cette formule aux recherches de Mus a dès lors paru faire sens, à un point tel que la plupart des commentateurs la lui ont attribuée³⁶, ce que rien, jusqu'à plus ample informé, n'atteste. Il n'est pas même certain comme on vient de le voir que Thion ait puisé chez Reclus pour établir son titre : les métaphores visuelles, optique, photographiques ou cinématographiques, sont de fait suffisamment récurrentes chez Mus³⁷ pour qu'il soit assez naturel au lecteur assidu de convoquer « *l'angle* sous lequel il nous propose *de voir l'Asie* »³⁸. Au reste, il est bien question ici d'un angle optique, celui de cet « observateur privilégié » qu'était Mus³⁹, et non pas de l'angle géographique et culturel situant l'Asie du Sud-Est sur l'échiquier eurasiatique.

Quoi qu'il en soit, le succès de cet apocryphe indique bien qu'il reflète, sans doute encore confusément, mais nonobstant de manière quintessenciée, le point de vue mussien sur l'Asie. À y regarder de près, Mus ne nous parle pas tant, en effet, de l'Asie du Sud-Est, ou plus largement de l'Asie des moussons, ou encore, comme on l'a vu, de l'espace eurasiatique, que de l'Asie, notamment celle des orientalistes classiques formés à l'indologie ou à la sinologie, mais saisie en quelque sorte à rebours de leurs *doxai* respectives puisqu'envisagée depuis son angle sud-est (le sud-est de la masse continentale eurasiatique et ses prolongements archipélagiques). C'est un renversement de perspective.

Sous la plume du grand savant, un tel renversement se trouve souvent exprimé par le néologisme « asien » et ses dérivés, dont il fait un usage extensif à partir, semble-t-il, du début des années 1950⁴⁰. Sans surprise, la critique a pu voir dans

³⁶ LACOSTE, Yves, « À l'Angle de l'Asie, le problème Vietnam-Cambodge », *Hérodote* n° 49. *Géopolitique en Asie des moussons*, 2^e semestre 1988, pp. 3-20 ; KONINCK, R. de, *op. cit.*, p. 1 ; BRUNEAU, Michel & TAILLARD, Christian, « Livre Premier. Asie du Sud-Est », [in] B. ANTHEAUNE, Joël BONNEMAISON, M. BRUNEAU, Ch. TAILLARD, *Géographie universelle sous la direction de Rochet Brunet, Asie du Sud-Est. Océanie*, Paris, Belin-Reclus, 1995, p. 10 ; FORMOSO, Bernard, « L'Indochine vue de l'Ouest », *Gradhiva*, n°4, 2006, p. 18 : « Avec cette notion [de 'socle primitif' mobilisée dans le « Projet d'un ouvrage ... »] on accède au cœur de sa thèse concernant la position culturelle spécifique de cet 'angle de l'Asie' que serait l'Indochine » ; Patrice Jorlan introduisait encore le numéro spécial de la revue *Recherches Internationales* dédié à l'Asie du Sud-Est par la formule interrogative « L'Angle de l'Asie ? », citant, à nouveau, Mus, (n° 98, 2014, pp. 83-85). Seul Marc Gaboriau dans son compte rendu précise bien qu'il s'agit du titre du *recueil* (constitué par Serge Thion), tout en spécifiant que l'œuvre inachevée de Mus (en parlant du « Projet d'un ouvrage ... ») visait bien « la compréhension globale et concrète de l'Asie du Sud-Est » (GABORIAU, Marc, [in], *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1981, vol. 36 (5), p. 849.

³⁷ Sur quoi v. MIKAELIAN, G., « Paul Mus et le cinématographe : du 'cinéma solide' asien à l'architecture du film européen », *Bulletin de la Société des Amis de Paul Mus*, janvier 2023, pp. 11-23.

³⁸ THION, S. « Introduction », [in] *L'angle de l'Asie, op. cit.*, p. 14.

³⁹ *IDEM*, « Paul Mus, observateur privilégié », *Le Monde*, 27 octobre 1972.

⁴⁰ Nous n'en avons pas trouvé trace avant 1952 (cf. « La disposition fondamentale de la conscience asienne [...] est cyclique. », [in] *Vietnam. Sociologie d'une guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, p. 115), après quoi Mus dédie un de ses deux cours hebdomadaires du Collège de France à « l'analyse des sociétés asiennes » (cf. *Annuaire du Collège de France*, Paris, Imprimerie nationale, 56^e année, 1956, p. 275 et 57^e année, 1957, p. 340). On est frappé, cependant, de voir que le terme apparaît sous la plume de Pierre Gourou dès 1951 (cf.

cette « perspective asiatique », « [...] l'horizon large, sans limite fixée, qu'il donne délibérément à sa recherche [...] » correspondant à « [...] l'idée d'un champ comparatif étendu [...] »⁴¹. Mais il appert à l'examen qu'elle recouvre quelque chose de plus précis, même s'il faut reconnaître qu'il n'est pas toujours évident d'en rendre compte. D'abord parce que l'origine du néologisme n'est pas établie⁴², rendant l'exercice herméneutique délicat. Ensuite parce que la portée même de ce comparatisme varie selon les contextes : la plupart du temps, lorsqu'il est *asiatique*, il opère à l'échelle eurasiatique, contrastant implicitement ou explicitement les données orientales et l'Occident, ou l'Europe (ou la Rome antique ...) ; lorsque ce comparatisme est moins souvent *sud-est asiatique* – la « perspective sud-est asiatique », « la pensée sud-est asiatique », « l'histoire sud-est asiatique », « l'Inde et ses prolongements sud-est asiatiques »⁴³ – il paraît opérer à l'échelle asiatique au sein de laquelle il contraste les manières indienne et chinoise de civiliser. Mais, dans tous les cas, il s'applique à des domaines variés qui n'impliquent pas toujours les mêmes divergences ou rapprochements entre Orient et Occident, ni les mêmes éléments communs considérés au sein de l'ensemble de référence : la « conscience asiatique »⁴⁴, « les sociétés asiatiques »⁴⁵, « les faits asiatiques »⁴⁶, les « traditions

« les Asiatiques se rallient au fond à cette façon de voir », [in] GOUROU, P., « Civilisations et géographie humaine en Asie des Moussons », *BEFEO*, t. XLIV (2), 1951, p. 471), et plus tard en 1966 (cf. « les mondes méditerranéen et asiatique » [in] « L'Éthiopie », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, juillet-septembre 1966, n° 75, 19^e année, p. 217). Serait-ce ici un emprunt du géographe à son ami orientaliste, à l'occasion d'une de leurs conversations, qu'on peut imaginer régulières, dans les couloirs du Collège de France ? Mus et Gourou avaient en outre organisé une séance commune aux auditeurs des deux cours en 1957, preuve que leur proximité était encore d'actualité à cette époque.

⁴¹ Cf. GOUDINEAU, Y., *loc. cit.*, p. 130.

⁴² Personne ne semble s'être risqué à en déterminer l'origine. À titre heuristique, nous y verrions bien un jeu sémantique à plusieurs détenteurs autour de plusieurs termes – les français « eurasiatique », « asiatique » et « asiatique » et peut-être aussi l'allemand « *asiatisch* », – résumant la perspective adoptée par Mus tout en la distinguant de celles dont il souhaitait se démarquer : « asiatique », c'est d'abord « eurasiatique » sans sa partie européenne, en d'autres termes : le fruit de la rencontre eurasiatique dans son versant asiatique, ou encore la partie asiatique de l'Eurasie... ; mais c'est aussi l'orthographe allemande que l'on retrouve dans le composé « *südost-asiatisch* » des orientalistes germanophones (le Père Schmidt et Robert von Heine-Geldern notamment, que l'école de Przyluski a traduit en français, et sur les travaux desquels se fondent l'idée d'une culture commune aux sociétés d'Asie du Sud-Est, et au-delà, de l'Asie des moussons) ; les problèmes « asiatiques » sont ensuite ce dont traite l'orientalisme classique, et dont Mus opère la critique positive ; « asiatique », enfin, est à la fois ce terme péjoratif désignant les asiatiques, et le sobriquet, lui aussi péjoratif, ou à tout le moins familier, dont on affuble les colons quelque peu acculturés aux mœurs asiatiques à force de vivre à distance de la métropole. Mais il faudrait sans doute aussi considérer l'hypothèse d'un second jeu (lequel ne viendrait d'ailleurs pas contredire le premier) entre le style d'écriture « asiatique » de la rhétorique classique, suggérant une complexité d'expression relativement au style attique, et l'adjectif anglais « *asian* », langue que Mus pratiquait beaucoup depuis qu'il enseignait à Yale, à partir de 1950. On sait justement qu'en anglais, le terme « *asiatic* », devenu lui aussi péjoratif, s'est vu préférer celui d'« *asian* » dans l'après-guerre, soit, semble-t-il, au moment même où ce néologisme apparaît dans le corpus mussien (1952, cf. *supra*, note 40) ; « asiatique » transposerait alors l'« *asian* » états-unien, mais lesté des connotations que l'on vient d'évoquer (le style asiatique, la perspective (eur)asiatique...). Toutes les conditions auraient en somme été réunies pour forger un nouvel adjectif nominalisé, l'Asiatique (et sa perspective asiatique), pendant de l'Européen comme de l'Américain.

⁴³ MUS, P., « Traditions asiatiques et Bouddhisme moderne. Essai d'analyse structurale », Extrait de *Eranos-Jahrbuch*, XXXVII, 1968, 1970, pp. 205, 207, 231, 243.

⁴⁴ *IDEM*, *Vietnam. [...]*, *op. cit.*, p. 115.

⁴⁵ Cf. *supra*, note 40.

⁴⁶ *Annuaire du Collège de France*, Paris, Imprimerie nationale, 59^e année, 1959, p. 341.

asiennes », la « révolusion asienne, « l'humanisme asien »⁴⁷, « les « centralisations asiennes », « l'expressionnisme asien », la « manière asienne »⁴⁸, etc.

Disons en une première approximation que cette perspective dénote à la fois le commun des sociétés asiatiques, soit « l'unité de pensée de l'Asie »⁴⁹, et bien souvent en quoi cette unité s'appréhende par contraste avec les façons européennes ou occidentales de penser, dire et faire, mais aussi par où elles peuvent la rejoindre (« l'expressionnisme asien »...). C'est le thème du comparatisme déjà perçu, mais dialectisé en trois termes, l'Europe, l'Inde, et la Chine.

Mais, et cela reste implicite, le terme connote aussi chez Mus une vision de l'Asie *enracinée*, qui s'attache à comprendre les ressorts profonds des sociétés sud-est asiatiques, et par extension ceux de leurs pôles civilisateurs, indien et chinois, à partir de leurs structures religieuses et mentales, telles qu'elles se manifestent dans le temps présent de leurs existence.

[...] La clef, dans cette perspective sud-est asienne, c'est que l'on ne jouit tout à fait, notamment de soi, qu'en commun : nation, village, famille, cercle d'amis, autant de groupes où les affinités sont significatives, car elles surgissent d'un sol social sous lequel reposent d'innombrables expériences antérieures, comme autant d'ancêtres. On s'équilibre ainsi sur soi par les autres. Ils vous renvoient une balle millénaire.⁵⁰

[...] C'est jusqu'à ces antécédents millénaires que l'on a à remonter, si l'on veut aborder autrement que par préjugés et complaisance à soi-même les problèmes de ce présent, si éloigné pourtant de nous, à tant d'égards.⁵¹

Aux yeux du premier intéressé, cette perspective était celle d'un simple « historien des religions »⁵². La formule est, là encore, passée trop rapidement sous les radars historiographiques. Pour en comprendre la portée, il n'est pas inutile de la confronter aux autres grandes figures contemporaines l'ayant incarnée : on pense surtout, ici, à deux 'anti-modernes' contemporains de Mus, dont les démarches ont été elles-mêmes rapprochées l'une de l'autre bien qu'elles soient assez différentes, Alphonse Dupront (1905-1990) et Mircea Eliade (1907-1986). Disons tout de suite qu'à bien y regarder, si Mus fut un historien des religions c'est à la manière d'un Dupront beaucoup plus qu'à celle d'un Eliade, même si l'historiographie sud-est asiatique a pu, un peu abusivement, rapprocher l'auteur du *Barabudur* du penseur roumain. L'influence existe, mais elle semble plutôt s'être exercée en sens inverse, de Mus vers Eliade (*cf. infra*, p. 27). Le chef de comparaison dupronien est en revanche parlant, qui s'explique sans doute par le fait que les deux hommes ont frayé dans les mêmes eaux. Dupront, « l'historien des enracinements religieux de la

⁴⁷ MUS, P., « Traditions asiennes [...] », *loc. cit.*, pp. 161-276, en particulier pp. 185 et 187.

⁴⁸ *IDEM*, *Masques d'Angkor*, *op. cit.*, chap. IV, p. 27 ; chap. V, p. 23 ; chap. VI, p. 12.

⁴⁹ *IDEM*, « Barabudur. [...] », *loc. cit.*, 1932, p. 375.

⁵⁰ *IDEM*, « Traditions asiennes [...] », *loc. cit.*, p. 205.

⁵¹ *Ibid.*, p. 240.

⁵² *Cf. inter alia* : « C'est également pour combattre, auprès de vous, l'appréhension qu'historien des religions je n'aie tendance à tout ramener à celles-ci. », [in] *IDEM*, « 'Cosmodrames' et politiques en Asie du Sud-Est », dans *L'Angle de l'Asie*, *op. cit.*, [1964], p. 177.

société moderne à travers l'immense plasticité de leurs manifestations »⁵³ est d'abord passé par la khâgne d'Alain, peu de temps après Mus. À lire les glosateurs de l'historien du *Mythe de croisade*, des parallèles frappants s'esquissent entre les deux œuvres, à commencer par le style : « Alain m'a montré le regard sur le vivant, le fait, le dit et appris la concentration de la pensée : ce qui est pousser le regard le plus loin possible et en traduire dans le ramassé du style le fugitivement perdu »⁵⁴. Passé par la Roumanie où il rencontra Eliade revenant d'Inde – d'aucuns pensent que sa conception du mythe s'en inspire en partie⁵⁵ – son projet historique est, là aussi, saisissant : « Ce lien qui constitue par nature la religion implique la prise en compte de la société globale, dans le temps »⁵⁶. Plus précisément, « [...] toute la recherche d'Alphonse Dupront vise, par une approche phénoménologique, à une appréhension globale de l'altérité des faits religieux [...] »⁵⁷. L'étude des « formes paniques de l'éclat » n'est pas non plus sans évoquer les « cosmodrames » mussiens inspirés, eux aussi, de la phénoménologie⁵⁸ : à partir de « ce magma central », qu'est l'inconscient collectif junguien défini comme « assiette totalisante de l'expérience humaine », Dupront « peut saisir les 'éruptions' – surgies, pulsions ou crises abruptes – à condition de les enraciner dans leur épaisseur temporelle et en se gardant de toute tentation téléologique »⁵⁹. Le rapport à la finitude interpelle également : à la manière de Pascal, les spécialistes ont en effet décelé chez Dupront « une sorte de génie de l'inachèvement marqué par 'l'ampleur de l'œuvre posthume' et compensé par le rôle de la parole dans leur propre vie »⁶⁰.

Enfin, dernier aspect peut-être que recouvre le néologisme mussien, mais la chose est connue, la perspective asiatique de l'orientaliste se nourrit de sa propre expérience de l'Asie, régulièrement mobilisée. Mus se dit lui-même *asién* du fait de son enfance hanoïenne :

[...] Sans être né au Viêt-nam, j'y fus élevé. Dans la mesure où je puis me déclarer asiatique, je le suis depuis bien plus longtemps que les Asiatiques mêmes que vous comptez parmi vous, et dont d'aucuns sont fils de mes amis d'enfance et camarades d'études.⁶¹

[...] Pour me sentir pleinement chez moi dans ce domaine, il me manquera toujours d'y être né, comme est née en Océanie Madame Henry Corbin, dont le père fut mon savant et bien cher collègue, le Pasteur Maurice Leenhardt. Le mien m'a cependant emmené à Hanoï dès 1907, à l'âge encore malléable de cinq ans.⁶²

⁵³ Dixit François Furet cité par SAUZET, Robert, « Alphonse Dupront, historien de la religion », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, n° 229, 2006, p. 485.

⁵⁴ DUPRONT, Alphonse, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1987, p. 211. Voir aussi, à ce sujet, JULIA, Dominique, « L'historien et le pouvoir des clefs », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 7, 2009, p. 3.

⁵⁵ JULIA, D., *loc. cit.*, p. 4.

⁵⁶ SAUZET, R., *loc. cit.* p. 486.

⁵⁷ JULIA, D., *loc. cit.*, p. 4.

⁵⁸ Sur quoi v. MIKAELIAN, G., « Introduction », [in] MUS, P., « Masques d'Angkor. [...] Chapitre IV », *loc. cit.*, pp. 164-166.

⁵⁹ JULIA, D., *loc. cit.*, p. 9.

⁶⁰ SAUZET, R., *loc. cit.* p. 486.

⁶¹ MUS, P., « 'Cosmodrames' [...] », *loc. cit.*, p. 177.

⁶² IDEM, « Traditions asiatiques [...] », *loc. cit.*, p. 165.

En somme, la qualité d'asiatique s'hérite par la naissance, mais la perspective asiatique peut s'acquérir, pour peu qu'on l'étudie et qu'on la vive sur le terrain. On notera d'ailleurs comme significatif le fait que les chercheurs ayant repris à leur compte cette terminologie mussienne sont des métis franco-indochinois, autrement dit des « Eurasiens »⁶³.

Origine et originalité d'une perspective orientaliste

Dans cette aventure intellectuelle, Mus invente sans doute autant, sinon plus, qu'il n'hérite. Il n'en reste pas moins que l'Asie du Sud-Est dont il parle, la plupart des commentateurs l'ont perçu, est d'abord celle à laquelle l'initia Jean Przyluski, autrement dit celle des préhistoriens, anthropologues et linguistes germanophones⁶⁴, qui trouve droit de cité dans le *BEFEO* dès 1902⁶⁵, puis dans les écrits de son maître dès 1925⁶⁶, et dont il fait usage à son tour dès ses premiers travaux⁶⁷.

L'étude de ce sud-est asiatique-là figure alors comme un cheval de bataille académique au positionnement équivoque : s'il apparaît, à maints égards, comme s'inscrivant dans la lignée d'un renouveau de l'humanisme renaissant prôné, à travers l'orientalisme, par Sylvain Lévi⁶⁸, le maître des études indiennes, il n'en reste pas moins marginal, et Przyluski lui-même restera perçu comme « une figure originale dans l'orientalisme »⁶⁹ malgré son accession au Collège de France. En

⁶³ Cf. Georges Condominas et son « *ethnographie du sud-est asien* (« Panorama de la culture vietnamienne », *France-Asie*, n°125-126-127, 1956, p. 8, v. aussi p. 15 et 23), puis Pierre-Richard Féray dans sa thèse de 1973 intitulée *Genèse de la Révolution vietnamienne, août 1945-décembre 1946. Bases pour l'Étude d'un phénomène d'implantation marxiste dans un milieu socio-culturel asien et colonial*, Nice, Doctorat d'État ès Lettres et Sciences Humaines, 1973, 900 p.

⁶⁴ Sur l'origine du terme qui remonte aux géographes allemands du début du XIX^e siècle (1816), v. VIENNE, Marie-Sybille de, « Reconstructing Southeast Asia: Crossing disciplines and bridging gaps or the blind men and the elephant », communication inédite au colloque *Savoirs et savoir-faire en situation : les sciences humaines et sociales et le monde*, Paris, EHESS, Campus Condorcet Aubervilliers, 8-10 novembre 2022, p. 9.

⁶⁵ D'abord en allemand dans le texte, dans un compte rendu de Paul Pelliot évoquant un ouvrage d'Adolf Meyer et Willy Foy (« *Bronzepauken aus Südostasien*, Dresden, Königliches Ethnographisches Museum, Stengel, 1897 », *BEFEO*, t. II, 1902, p. 218) ; ensuite en traduction, dans une « Chronique », rapportant que « M. [Karl] Himly a consacré aussi d'importantes études aux langues du Sud-Est de l'Asie » (*BEFEO*, t. IV, 1904, p. 789) ; puis en 1907 sous la plume du Père Wilhelm Schmidt (cf. « les types [humains] du Sud-Est de l'Asie », p. 228, puis « le sud-est de l'Asie », p. 250 de SCHMIDT, P. W., « Les peuples Mon-Khmér : trait-d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Austronésie », *BEFEO*, t. VII, 1907).

⁶⁶ Cf. le « Sud-Est de l'Asie », de Jean Przyluski, dans, « La princesse à l'odeur de poisson et la nāgi dans les traditions de l'Asie orientale », *Études Asiatiques*, t. II., École française d'Extrême-Orient, 1925, pp. 280-282. Son cours au Collège de France de l'année 1923, au titre de suppléant de Louis Finot, avait entre autres choses « posé le problème des emprunts austro-asiatiques dans les religions anciennes de l'Inde et de la Chine. » (*Annuaire du Collège de France*, vingt-quatrième année, Paris, Librairie Vuibert, 1924, p. 70).

⁶⁷ Cf. Mus, P., « Barabaður. Les origines du stūpa et la transmigration. Essai d'archéologie religieuse comparée. Cinquième partie. La valeur cosmique du stūpa », *BEFEO*, t. XXXIII, 1933 (1), p. 634, où il convoque « la frange indonésienne et océanienne de l'Asie du Sud-Est », et plus loin, p. 701, « L'Asie Sud-Orientale » à propos des recherches de Robert von Heine-Geldern. On en trouve ensuite mention dans sa thèse (*La Lumière sur les Six Voies. Tableau de la transmigration bouddhique d'après les sources sanskrites, pâli, tibétaines et chinoises en majeure partie inédites*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1939, p. v). Un autre disciple de Przyluski, le vietnamien Nguyễn Văn Huyên, l'utilise lui aussi dans sa thèse en 1934 : *Introduction à l'étude de l'habitation sur pilotis dans l'Asie du Sud-Est*, Paris, Librairie orientale Paul Geuthner, *Austroasiatica*, Document et Travaux publiés sous la direction de Jean Przyluski, t. IV, 1934, xxiii-222 p.

⁶⁸ LÉVI, Sylvain, « Occident et Orient. Essai sur l'humanisme », *Revue de Paris*, 1^{er} octobre 1925, t. 5, pp. 528-540.

⁶⁹ RENO, Louis, « Jean Przyluski (1885-1944) », *Annuaire de l'EPHE*, année 1946, 1946, p. 7.

marge de l'Inde comme de la Chine, l'Indo-Chine reste un ventre mou du dispositif orientaliste, une « marge provinciale » des grands foyers de civilisations, au statut subalterne⁷⁰. À la suite de Przyluski, Mus y intervient en réaction aux biais de lecture qu'induit « Cet orientalisme que l'on n'hésite à appeler classique, parce qu'il y a, dans ce mot, un adieu [...] »⁷¹. Sa position, toujours nuancée, étant qu'il faut tenir ensemble les deux démarches, corriger la première par la seconde.

À cet égard, si « Cultes indiens et indigènes au Champa » est le texte le plus cité et le plus commenté du corpus mussien, on n'a sans doute pas prêté suffisamment attention au titre volatile de cette communication : ce n'est en effet qu'à l'occasion de l'impression du tiré à part que le titre s'en trouva modifié et précédé de la formule qui fit florès : *L'Inde vue de l'Est. Cultes indiens et indigènes au Champa*⁷². Elle est très certainement inspirée de la lecture des écrits de Przyluski, lequel incitait de son côté, en matière d'histoire du bouddhisme, « à regarder vers l'Ouest » de l'Inde (en l'occurrence, vers les mondes mésopotamien et perse)⁷³. Mus prenait position ici fermement, à la suite de son maître, au sein de l'orientalisme classique mais en marge de ce dernier, et tint d'ailleurs à le faire savoir en envoyant ce tiré à part à plusieurs sommités orientalistes de l'époque⁷⁴.

Au « cadrage » eurasiatique à grand angle, déjà en place avec Sylvain Lévi, Przyluski ajoute un contrepoint, à la suite de l'école germanique de Vienne : les faits linguistiques, anthropologiques et religieux portés par le terrain sud-est asiatique, prenant l'Inde et la Chine classiques à revers, respectivement par l'Est et par le Sud. Mus hérite de ce recadrage mais le manipule de manière singulièrement plus fine et dialectisée. Adossé à sa très solide formation philosophique qui le distingue de ses collègues – il est reconnu comme orientaliste *et* philosophe aussi bien par les philosophes (Lucien Lévy-Bruhl) que par les orientalistes (Cœdès, cf. *infra* p. 34) – il nourrit ce nouveau cadrage de sa connaissance intime des doctrines orientales (brahmanisme, bouddhisme, taoïsme, confucianisme), prenant dès lors l'orientalisme en *double* tenaille, par le haut comme par le bas, au niveau des plus hautes spéculations de l'esprit comme à partir des faits ethnographiques les plus têtus, observés au ras du sol : d'un côté, il mobilise la pensée occidentale pour rendre compte des doctrines orientales et de leurs textes sacrés, objets privilégiés de l'orientalisme classique s'il en est ; de l'autre, il étudie les faits religieux tels qu'ils se manifestent à même le 'socle primitif' au moyen de l'observation ethnographique du terrain sud-est asien, dans le sillage de l'école maussienne. Le tour de force mussien consistant à les saisir ensemble, dans leur commun fonctionnement et dans leurs manifestations variées, à travers une théorie de la

⁷⁰ NÉPOTE, Jacques, « Orientalisme : histoire et paradigmes de l'approche française », [in] S. DOVERT, J. TÉNÉDOS, *Réfléchir l'Asie du Sud-Est. Essai d'épistémologie*, Paris, IRASEC / Les Indes Savantes, 2004, p. 31.

⁷¹ Cf. MUS, P., « Le stûpa et la transmigration », *Annuaire du Collège de France*, 69^e année, Paris, 1969, p. 425.

⁷² Hanoi, EFEO, 1934, 44 p.

⁷³ Cf. MUS, P., *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Paris, Arma Artis, [1932-1934 ; 1935] 1990, p. *107.

⁷⁴ Cf. EFEO, Carton Mus, Dossier XIV, « Cultes indiens et indigènes au Champa 1934 », contenant la liste des envois du tiré à part avec hommage de l'auteur : Maspero, Démiéville, Grousset, Hackin (Conservateur musée Guimet), Haguenaer (ELOV), Boyer (administrateur ELOV), Henri Gourdon (Directeur de l'école coloniale), Jules Bloch, Benveniste, Goloubew, Van-Stein Callenfels (Service archéologique des Indes néerlandaises), Bosch, Matsumoto, Takakusu, L. de la Vallée-Poussin, G. Comboz (Conservateur des musées royaux Bruxelles), H. Luders, L. Scherman, Thomas, Giuseppe Tucci, Bernet Kempers, J. Ph. Vogel, N. J. Krom, Mme H. de Willman-Grabowska (Cracovie), Bernard Karlgren, Jarl Charpentier.

représentation du divin qui, empruntant à la « participation » platonicienne remise au goût du jour par Lucien Lévy-Bruhl, s'apparente à une approche phénoménologique des mondes asiens⁷⁵.

Postérités ?

Paul Mus n'a jamais eu de disciple mais certains fondamentaux de sa « perspective asiatique » ont cheminé, directement ou non, jusqu'à nous. D'autres travaux, motivés par une semblable volonté d'opérer un 'pas de côté' relativement aux historiographies dominantes, convergent, dans une certaine mesure, avec certains aspects de sa démarche, sans y être génétiquement rattachés. Qu'en est-il à cet égard du « cadrage » eurasiatique de l'Asie du Sud-Est, qui intéresse ici ? On en trouve traces chez les spécialistes de la Péninsule indochinoise, de l'Archipel insulindien, mais aussi de l'espace himalayan.

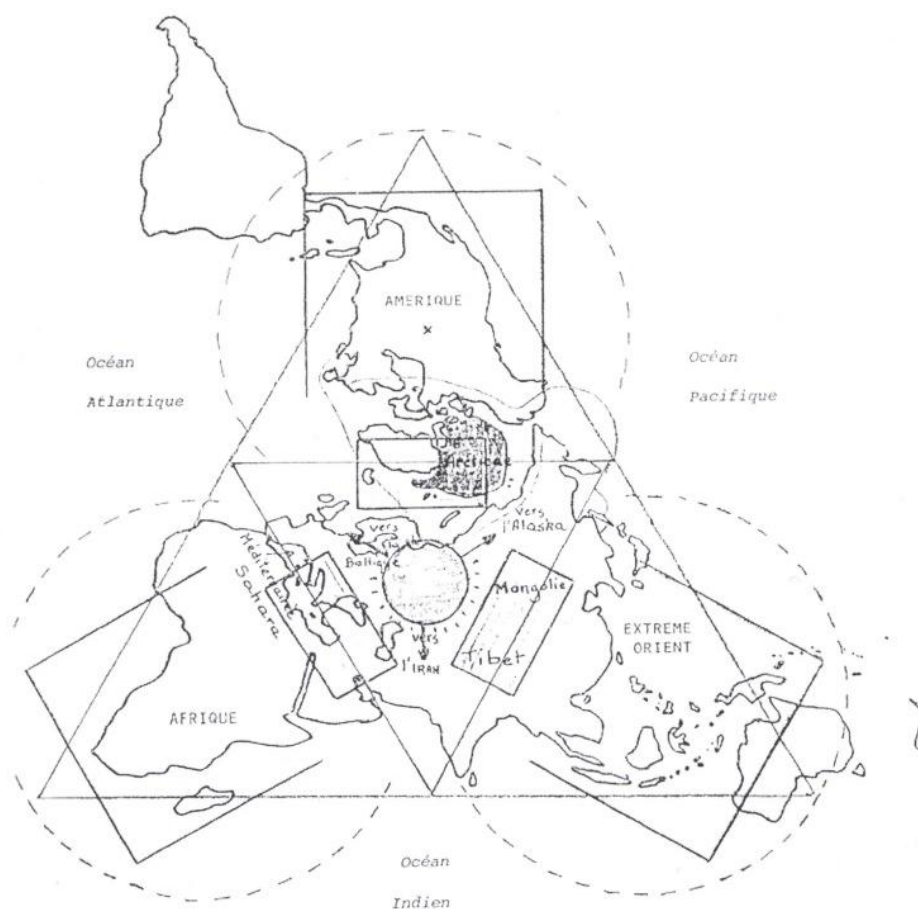
* Côté 'Péninsule', Paul Lévy (1909-1998), né à Saïgon et en ce sens asiatique à la manière de Mus, est sans doute celui qui s'est le plus directement inspiré du provençal dans son étude des faits ethnographiques de l'Asie du Sud-Est comme du bouddhisme. Étudiant de ce dernier durant l'entre-deux-guerres, il avait travaillé sous sa direction à l'EFEO, en 1939, avant que Mus ne lui demande de lui succéder à l'École Pratique des Hautes Études au lendemain de la guerre⁷⁶. Témoigne de cette 'postérité eurasiatique' le titre même de son cours de l'École Pratique des Hautes Études (1949-1981), « Religions de l'Asie du Sud-Est », qui institutionnalise le « cadrage » mussien au sein de l'enseignement universitaire français⁷⁷, de même que le contenu de son enseignement, mais aussi le nom de la société savante qu'il fonda en 1977 (la Société des études Euro-Asiatiques), et les périodiques associés (*Bulletin de liaison interne Orient-Occident ; Eurasie*)⁷⁸.

⁷⁵ MUS, P., « La Mythologie primitive et la pensée de l'Inde », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, n° 3, mai-juin 1937, pp. 83-126. Sur cette approche phénoménologique, v. MIKAELIAN, G., « Introduction », *loc. cit.*

⁷⁶ LÉVY, Paul, « Ce que je sais de Paul Mus et de son œuvre », *Monde non chrétien*, oct.-déc. 1969, pp. 29-45.

⁷⁷ BOURDEAUX, Pascal, « L'École Pratique des Hautes Études, les sciences religieuses et le Vietnam. À la croisée des situations coloniales et postcoloniales », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 24, 2011 (1), p. 144. *Contra* l'auteur, qui voit dans cet intitulé une influence « des *Area Studies* qui s'institutionnalisent aux États-Unis et qui font des émules à la VI^e section des sciences économiques et sociales de l'EPHE fondée en 1947 ». Comme il le remarque d'ailleurs lui-même par la suite, la filiation mussienne est pourtant évidente. Au reste, le témoignage de Paul Lévy interdit d'y voir une influence états-unienne (*cf. supra*, note 76). Il faut en outre rappeler qu'aux États-Unis-même, la délimitation d'un champ d'études sud-est asiatiques durant l'après-guerre puise aux mêmes sources que sa « mise en culture », par l'école pryluskienne (à laquelle, *nolens volens*, appartient Mus), dans la France de l'entre-deux-guerres : les archéologues de l'école de Vienne, au premier chef desquels Robert von Heine-Geldern (1885-1968), émigré à New York de 1938 à 1949, fondateur, en 1941, du *East Indies Institute of America*, devenu en 1946 le *Southeast Asia Institute*, et traducteur, dès 1942, de la notion de *Südostasien* en anglais (dans « Conceptions of State and Kingship in Southeast Asia », *Far Eastern Quarterly* (II), 1942, pp. 15-30). Quatre ans plus tard, c'est Mus lui-même qui viendra, à partir de 1950, assurer l'institutionnalisation d'une « *Southeast Asia* » au sein de l'université de Yale, ceci jusqu'à sa mort, en 1969. L'usage, singulièrement divergent, qu'en feront les institutions académiques anglo-saxonnes (chaires, revues, éditeurs) à partir du milieu des années 1950, influencera par la suite il est vrai fortement le paysage académique français – mais nous y reviendrons.

⁷⁸ Sur quoi v. NÉPOTE, J., « In memoriam Paul Lévy. Profil d'une œuvre », *Péninsule*, n° 37, 1998 (2), pp. 8-22.



« L'espace sud-est asiatique, proposition pour une vision structurale » (NÉPOTE, J., loc. cit.)

En partie héritier de cette approche⁷⁹, Jacques Népote (1943-2006), médiéviste spécialiste de la royauté française et anthropologue du Cambodge, invité par Paul Lévy à rejoindre la Société des Études Euro-Asiatiques puis éditeur de certains de ses inédits⁸⁰, fut également le collaborateur du géographe Jacques Bertin pour lequel il établit une lecture de l'histoire du monde centrée sur l'espace eurasiatique⁸¹. Dirigé par Bernard Philippe Groslier – lequel s'inspira des écrits de Mus sur Angkor, avec qui il collabora pour mieux comprendre le temple du Bayon –, lecteur attentif de Mus⁸², Népote fut encore un membre actif de la première Société des amis de Paul Mus, fondée en 1987, et dont il fut le Secrétaire à partir de 1995. Et c'est bien sûr en ayant la perspective mussienne en ligne de mire

⁷⁹ *IDEM*, *Synthèse des travaux présentée dans le cadre d'une candidature à l'habilitation à diriger des recherches*, Université de Marne-la-Vallée, mars 2003, pp. 56, 60.

⁸⁰ LÉVY, P., « Le Périples de la mer Érythrée (c. 40 A.D.) et les itinéraires des marchands romains d'Égypte en Extrême-Orient », *Péninsule*, n° 30 1995 (1), pp. 5-109 ; « Les grandes orientations des connaissances géographiques des indiens au début de l'ère chrétienne », *Péninsule*, n° 31, 1995 (2), pp. 181-192.

⁸¹ NÉPOTE, J., *Synthèse des travaux [...]*, op. cit., pp. 74-75 ; BERTIN, Jacques ; DEVISSE, Jean ; LAVALLÉE, Danièle ; NÉPOTE, Jacques, *Atlas historique universel. Panorama de l'histoire du monde*, Genève, Minerva, 1997, 179 p.

⁸² NÉPOTE, J., « Compte rendu de Paul Mus, *L'Angle de l'Asie*, Edition, introduction et bibliographie par Serge Thion, Collection Savoir, Hermann, Paris, 1977 ; in-8°, 269 p. », *Archipel*, n° 21, 1981, pp. 209-210.

qu'il fonda, en 1979, sous le patronage de Paul Lévy et sur le double conseil de Bernard Philippe Groslier et de Denys Lombard, la revue *Péninsule. Études interdisciplinaires sur l'Asie du Sud-Est péninsulaire*⁸³, pendant de la revue *Archipel* fondée par ce dernier. En atteste entre autres choses sa « vision structurale » de l'espace sud-est asiatique, dont la définition vient contredire la *doxa* d'un 'carrefour', ou d'une 'zone d'échanges et de communication' :

L'Asie du Sud-est n'est donc pas à proprement parler – sauf exception – une zone de 'passage' politique et économique entre Asie et Australie, entre Inde et Extrême-Orient – même si de tels passages se sont effectivement ponctuellement produits au cours de l'histoire – mais une zone d'échanges et confluences limités, partant une zone de marge, un sas de décompression, voire une frontière : jamais (sauf de manière ponctuelle, ou très récente) les gens du 'monde chinois' ne sont allés dans l'océan Indien, et inversement, jamais les gens du 'monde indien' ne sont allés dans l'océan Pacifique.⁸⁴

Cette définition fait en effet directement écho à celle de Mus dans son « Projet d'un ouvrage » et déjà citée (p. 111) :

Notre A.S.E. est alors le résidu du socle primitif, marqué par l'Inde et la Chine 'historiques' mais marquant en même temps la limite au-delà de laquelle la Chine ne s'est plus faite, l'Inde ne s'est plus faite.

Autre écho, mais en quelque sorte inversé celui-là, de la perspective mussienne, la réévaluation à la hausse du poids de la Chine, continentale comme maritime, dans l'équation sud-est asiatique, ordonnée à une meilleure compréhension de la crise cambodgienne contemporaine⁸⁵. Si elle puise bien sûr aux travaux d'Éveline Porée-Maspero sur la « civilisation Man » pour la partie continentale et proto-historique, et à ceux de Denys Lombard sur les réseaux asiatiques pour la partie maritime et moderne, elle n'en prend pas moins acte de la dissymétrie Inde-Chine dans leurs rapports respectifs à l'Asie du Sud-Est. Or celle-ci fut clairement formulée par Mus, notamment (mais pas seulement) dans son « Projet d'un ouvrage [...] » (pp. 112-114) :

Dans la perspective que je suggère, pour l'ensemble, on voit dès ce moment s'introduire une différence qui a commandé toute la suite de l'histoire. Centralisation, dans les deux cas. Mais en raison de leur origine et formation dans les deux métropoles ces deux formules de centralisation ont présenté les caractères les plus différents, voire opposés.

⁸³ IDEM, *Synthèse des travaux [...]*, op. cit., p. 47.

⁸⁴ IDEM, « L'espace sud-est asiatique, proposition pour une vision structurale », *Péninsule*, n°57, 2008 (2), pp. 14-15. Voir aussi, en complément : « La Péninsule sud-est asiatique et les communications inter-asiatiques », *Péninsule*, n° 32, 1996 (1), pp. 140-154.

⁸⁵ IDEM (dir.), *Péninsule* n° 29, *Le modèle chinois et la Péninsule*, 1994 (2), 210 p. ; « L'Asie du Sud-Est indianisée a-t-elle également puisé au modèle chinois ? L'exemple cambodgien », *Péninsule*, n° 29, 1994 (2), pp. 131-171 ; « Les nouveaux sino-khmers acculturés : un milieu social perturbateur ? », *Péninsule*, n° 30, 1995 (1), pp. 133-154 ; NÉPOTE, Jacques & KHING Hoc Dy, « Chinese literary influence on Cambodia in the 19th and the 20th centuries », [in] Claudine Salmon (ed.), *Literary migrations: traditional chinese fiction in Asia (17-20th centuries)*, Pékin, International Culture Pub. Co., 1987, pp. 321-372.

La centralisation chinoise, partie du [Nord-Ouest], a été ou a toujours été *monolithique* et continentale. Elle s'est imposée à une *autre* Chine, celle de Canton qu'elle a soumise culturellement et intégrée administrativement.

L'aventure chinoise en A.S.E. a donc largement été une tentative de prolongement et continuation du processus qui venait de faire la Chine, tentative menée à partir du centre unique et à la mesure des forces dont il disposait. La limite qui n'avait pas été trouvée en Chine, s'est rencontrée au sud du Delta du fleuve Rouge, à la rencontre de Champa (alors nommé [L]jin-Yi).

Pourquoi ce blocage ? On tentera de le dire au chapitre Viêt-Nam. Mais il est bien net que c'est le stoppage d'une entreprise continentale. Pendant ce temps-là, la Chine du Sud-Est (Canton), plus ouverte sur les mers, continuait à y commercer, mais sans y apporter la doctrine impériale, qui n'était pas centrée sur elle, tout au contraire ! Le protectorat chinois venait par voie de terre et y restait.

[...] Il en résulte que l'entreprise chinoise en A.S.E. a été de centrer les pays conquis sur l'administration « céleste » chinoise, tournée vers l'Autel impérial du Ciel et de la Terre, dans sa lointaine capitale continentale.

Tandis que l'entreprise indienne a porté un « ciel » dans chacun des territoires qui s'hindouisaient sous la forme d'un royaume, avec garantie religieuse, apportée par un « chapelain royal », venu localement authentifier comme roi « à l'indienne » et de plein droit, sans vasselage, le chef local à qui les avantages du processus étaient apparus. C'était centrer les peuples sur eux-mêmes, à leur compte, à leur avantage. Voilà pourquoi, contre toutes les indications de la géographie physique et humaine, c'est l'Inde qui a gagné dans cette immense partie.

C'est alors en considérant le rôle historique de cet 'angle mort' du dispositif mussien que représente *l'autre* Chine, celle des moussons, celle de Canton, du Sud-Est de la Chine et des réseaux maritimes étudiés par Lombard, que Népote réévalue le poids de la sinisation de la Péninsule indochinoise, envisagée sur le temps long, de la proto-histoire à la crise Khmère rouge, prenant ainsi au sérieux l'avertissement de son aîné sur la nécessité de considérer les bourgeoisies chinoises d'Outre-mer comme parties prenantes de l'espace chinois⁸⁶ :

Un dernier facteur, culturel et politique, achève de dissocier le rapport de l'Asie du Sud-Est à l'Asie elle-même. Alors que l'Asie du Sud-Est est sensée constituer la zone intermédiaire entre l'Asie du Sud (l'Inde) et l'Asie de l'Est (la Chine) – c'est-à-dire entre les deux pôles impériaux, à forte puissance démographique et économique, qui sont le moteur des échanges interrégionaux – il se trouve que la configuration des montagnes issues du Tibet interdit au monde indien d'atteindre par voie continentale l'Asie du Sud-Est, mais autorise le monde chinois à prendre directement pied en Asie du Sud-Est en s'ouvrant la route de Canton [...].

[...] Tous ces éléments se conjuguent pour altérer l'hypothèse géopolitique de principe qui pose l'Asie du Sud-Est comme une zone d'échanges et de communication. Du fait que, par le biais de Canton, les Chinois sont installés sur l'Asie du Sud-Est, l'appel des échanges qui, du côté Chinois, aurait dû se situer à l'extérieur de l'Asie du Sud-Est (par exemple dans la région des bouches du Yangzijiàng) se trouve très largement inscrit au sein même de l'Asie du Sud-Est.

⁸⁶ LOMBARD, D., *La Chine impériale*, Paris, PuF, Que Sais-je ? n° 1244, 1967, pp. 104-105.

C'est ainsi que l'on voit des marchands chinois court-circuiter les réseaux marchands indigènes qui auraient dû servir d'intermédiaires privilégiés, en rayonnant depuis Canton jusqu'aux postes de communication que représentent les détroits ouverts sur l'océan Indien, ce qui est en puissance la fonction représentée aujourd'hui par l'actuel Singapour qui capitalise le potentiel commercial de la zone.⁸⁷

* Côté 'Archipel' cette fois, l'œuvre centrale de Denys Lombard reste étonnement discrète sur les travaux de Mus, qu'il cite bien sûr à l'occasion, mais sans y insister⁸⁸.

Le peu de considération que Mus apporte aux mutations qui se mettent en place durant la période moderne, du fait chinois d'Outre-Mer à l'influence de l'islam en Insulinde en passant par celle du christianisme aux Philippines, ainsi qu'ont pu le souligner les commentateurs de *L'Angle de l'Asie*⁸⁹, explique sans doute, en partie, cette discrétion. À sa décharge, son interrogation portait principalement sur « [...] ce qui constitue sans conteste, entre Inde et Chine, la plus massive et la plus longue documentation humaine avant l'imprimerie [...] » que nous devons à l'Asie, savoir, « ses monuments écrits et figurés »⁹⁰. Pour rendre compte de cette documentation ancienne (mais toujours actuelle) :

[...] Laissons ici l'islam à l'Indonésie, l'islam pourtant bien implanté dans divers secteurs de l'Asie du Sud-Est, continentale ou péninsulaire, en le tenant, dans son principe, sinon par son détail, comme moins proche de l'Asie que des quatre autres religions du Livre, judaïsme, catholicisme, christianisme orthodoxe et protestantisme, les essais œcuméniques de réduire cette énumération n'étant encore que des vues de l'esprit. Qu'est-ce qui émergera, au terme de cet examen de conscience, du conflit de l'hindouisme, des deux bouddhismes, du tantrisme, du confucianisme, du taoïsme, du shamanisme, du culte des ancêtres et de celui des divinités locales, tant entre eux qu'avec des modes plus modernes de penser et d'être, élaborés en Occident, en vue de concurrencer ceux-ci ?⁹¹

Reste que c'est précisément pour ce qu'il véhicule de modernité que l'historien de la Méditerranée sud-est asiatique qu'est Denys Lombard considère l'islam :

[...] Des croisades à nos jours, nous l'avons toujours envisagé dans son cadre méditerranéen, en nous enfermant, avec lui, dans le triangle infernal des 'religions du livre', ce qui nous empêche de comprendre ce qu'il peut avoir pour d'autres

⁸⁷ NÉPOTE, J., « L'espace sud-est asiatique [...] », *loc. cit.*, p. 14.

⁸⁸ La bibliographie du *Carrefour javanais* ne renvoie ainsi qu'à trois titres de Mus : « *Études indiennes et indochinoises III - Les balistes du Bâyon* », *BEFEO*, t. XXIX, 1929, pp. 331-341», témoignant de l'influence mongole dans le royaume angkorien ; le *Barabudur* ; et *L'Angle de l'Asie. Le Sultanat d'Atjéh au temps d'Iskandar Muda, 1607-1636*, Paris, EFEO, PEFEQ vol. LXI, 1967, p. 180, comprend une allusion à *L'Inde vue de l'Est*, mais pas de citation, cf. « 'Vue de l'Est', l'Europe semble encore quantité singulièrement négligeable ».

⁸⁹ NÉPOTE, J., « Compte rendu de Paul Mus [...] », *loc. cit.*, p. 210. Cet « angle mort » qu'est l'islam est assumé par Mus au titre d'une lacune linguistique (*L'Angle [...]*, *op. cit.*, p. 178). Mais il faut aussi rappeler ce compte rendu publié en 1930 qui montre qu'il n'ignorait rien des complexités de cette religion telle qu'elle s'est historiquement manifestée en Inde, citant, au besoin, le Coran (Mus, P., « Yusuf Husain. - L'Inde mystique au moyen âge. Hindous et Musulmans. - Paris, Adrien Maisonneuve, 1929, gr. In-8°, xv-211 p. », *BEFEO*, t. XXX, 1930, pp. 463-466).

⁹⁰ MUS, P., « Cosmodrame et politique [...] », *loc. cit.*, p. 179.

⁹¹ *Ibid.*, p. 180.

d'original, d'attirant et même de fascinant. Passons dans l'océan Indien et plus particulièrement en Insulinde (ou en Afrique noire, ou encore en Chine...), où il n'est plus à situer en rapport au judaïsme ou au christianisme, mais en rapport à des idéologies bien différentes, à l'hindouisme, ou à l'animisme, voire aux systèmes de pensée chinois. En Indonésie par exemple, on le voit apporter dès le XVI^e siècle les notions 'modernes' de personne et de temps orienté (que nos missionnaires, tard venus dans cette région du globe, n'introduiront qu'au XIX^e siècle) et on le voit informer toute une nouvelle société urbaine qui n'est pas sans rappeler celle des cités marchandes de la fin de notre Moyen Age. [...]

Si donc, en Méditerranée, l'islam peut apparaître à certains comme une 'réforme tardive', voire comme une 'hérésie' superfétatoire, en Asie du Sud ou du Sud-Est, force est de le considérer, à ses débuts tout au moins, comme une idéologie 'de pointe'.⁹²

Il ajoute, dans « Le Champa vu du Sud », allusion transparente à *L'Inde vue de l'Est [...]*, à propos du destin du royaume cham à compter du XVII^e siècle :

À partir de cette époque, « Campa » cesse d'être seulement le nom d'un royaume, celui d'un état aux frontières fragiles reculant pied à pied sur la côte indochinoise ; c'est aussi celui d'un vaste réseau tendu entre les principaux carrefours de l'Asie du Sud-est, celui d'un horizon musulman, forcément bien différent de la structure indianisée des origines et que les historiens n'ont pas toujours bien identifié comme tel.⁹³

Mais, qu'elles qu'aient été ses réticences à l'égard du propos mussien, Lombard s'inscrit bien lui aussi dans une perspective eurasiatique, laquelle converge de manière significative vers celle de l'historien des religions asiennes, tout en s'en démarquant. Certes, rien d'explicite ici, tant le fils de l'islamologue des *Annales* s'est plu à présenter son œuvre sous un cachet braudélien. Mais justement, les historiographes de l'histoire-problème ne s'y sont pas laissé prendre, décelant bien les sensibles différences qui se laissent observer entre *La Méditerranée* et *Le Carrefour* faisant de ce dernier une histoire à la fois plus complexe et plus dynamique, notamment pour ce qui concerne l'appréhension du temps⁹⁴. Or il semble bien qu'il en aille de même pour la saisie de l'espace.

Sa « triangulation » eurasiatique paraît ainsi bien éloignée des *area studies*, cette commodité institutionnelle dans laquelle Lombard s'est glissé avec brio. Le « fabuleux triangle eurasiatique » formé des trois « môles » indien, chinois et européen rappelle en revanche singulièrement les trois termes de la dialectique mussienne. Le fait que, dans cette triangulation, Lombard redéfinisse l'aire culturelle sud-est asiatique comme une « zone des détroits », ordonnée à mettre en relation les « môles » civilisationnels indiens et chinois, de même que « la zone des cols », en Asie centrale, fait communiquer l'Europe et la Chine (et la « zone des

⁹² LOMBARD, D., *De la vertu des aires culturelles et de celles des aires culturelles asiatiques en particulier*, Leiden, IAS, 1994, pp. 9-10. N'était la distance chronologique qui sépare les deux textes et l'absence de référence à Mus, on croirait que ces lignes lui sont adressées.

⁹³ *IDEM*, « Le Champa vu du Sud », *BEFEO*, t. LXXVI, 1987, p. 316.

⁹⁴ LEPETIT, Bernard, « La longue durée au présent », [in] *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999, pp. 284-299.

isthmes » que figure le Moyen Orient, l'Europe et l'Inde)⁹⁵, n'est pas non plus sans évoquer le parallèle mussien entre « l'écharpe des moussons » insulindienne et « la bretelle des invasions » de la Haute Asie. Que penser d'ailleurs d'un zélateur des aires culturelles – dont on sait tout le mal que leur doit l'orientalisme –, qui n'a cessé de défendre ce dernier haut et fort, jusqu'à vouloir scinder le monde de la recherche en deux pour mieux répartir les tâches, d'un côté les européanistes, de l'autre les spécialistes des sociétés de l'Extrême-Asie, l'orientalisme devant être, et demeurer, dans cette perspective, « une science sociale essentielle »⁹⁶ ?

Mais il faut dire aussi que cette « triangulation » s'appuie elle-même sur un « nouveau 'cadrage' » méditerranéen de l'Asie du Sud-Est⁹⁷ qui, pour éclairant et fructueux qu'il ait été, s'éloigne cette fois du propos mussien. Incontestablement, cette perspective « thalassique »⁹⁸ aura permis, entre autre choses, de traiter la question des Chines d'Outre-mer, de l'islam, des villes et des bourgeoisies, et *lato sensu* d'une modernité alternative à celle, plus tardive, et pas toujours si nouvelle, qu'apportèrent les Européens. Mais elle n'en procède pas moins d'un relatif déséquilibre aux dépens de la Péninsule indochinoise, dont la singularité « potamique » s'est vue en quelque sorte submergée par celle, « thalassique », de l'Archipel insulindien. Si le *Carrefour javanais* peut aisément s'inscrire dans une Asie du Sud-Est « frontière » entre Inde et Chine, Asie et Océanie, face à laquelle Canton figure comme une voie d'accès privilégiée, *pace* Mus, et Népote à sa suite, définir en revanche *toute* l'Asie du Sud-Est comme un espace de communication (la « zone des détroits »), c'est opérer un décalage archipélagique – ou, selon les points de vue, un « recadrage » –, aux dépens d'un équilibre entre une Péninsule 'terminus des échanges eurasiatiques' et un Archipel effectivement « *carrefour* » de ces échanges. La triangulation eurasiatique de Lombard n'est donc pas tout à fait l'angle retenu par Mus.

Il n'en reste pas moins que, plaidant pour les *vertus des aires culturelles asiatiques* au titre de simples éléments variables et adaptables d'une double grille temporelle et spatiale, sans jamais, donc, les fétichiser, Lombard reprend *volens volens*, à bien des égards, le flambeau mussien, et en un sens l'actualise. Qu'est-ce en effet que la « perspective asienne » sinon cette capacité à pousser le pion interprétatif des faits sud-est asiatiques sur une grille spatio-temporelle qui prenne en écharpe l'espace eurasiatique et l'histoire de l'humanité, adaptable, temporellement, à « l'événement » comme à la « structure » ou « pour les plus prudents », à la « conjoncture lente », mais aussi, spatialement, à l'échelle la plus pertinente ?

Le bon esprit devrait apprendre à maîtriser son rapport à l'espace, en relativisant les cadrages comme les échelles et, ce qui est plus difficile, en intériorisant l'idée

⁹⁵ LOMBARD, D., *De la vertu [...], op. cit.* Voir aussi LOMBARD-SALMON, Claudine & LABROUSSE, Pierre (responsables), URA 1074. *L'Insulinde dans son contexte eurasiatique. Bilan de la période mai 1991-juin 1995*, Paris, CNRS/EHESS, p. 4.

⁹⁶ LOMBARD, D., *De la vertu [...], op. cit.* ; « L'Orientalisme doit être considéré comme une science sociale essentielle », entretien accordé au journal *Le Monde* paru le 26 octobre 1993.

⁹⁷ LOMBARD, D., « Une autre 'Méditerranée' [...] », *loc. cit.*, p. 186.

⁹⁸ Pour reprendre ici la 'grammaire' de l'histoire mondiale des relations entre terre et mer telle qu'énoncée par Carl Schmitt (SCHMITT, Carl, *Terre et mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, [1942] 2017, 230 p.).

que la matrice spatiale n'est pas rigide, mais aussi souple, aussi flexible, que la matrice temporelle.⁹⁹

On pourrait d'ailleurs pousser le comparatisme historiographique en se demandant dans quelles mesures l'histoire connectée du moderniste indien Sanjay Subrahmanyam, dont ce promoteur infatigable de l'orientalisme au sein des sciences sociales qu'était Denys Lombard fut à la fois l'« ami et le mentor »¹⁰⁰, n'est pas à verser, en partie seulement bien sûr, au crédit d'un héritage de l'orientalisme de tradition française. On pense ici à son appréhension de la période moderne à l'échelle eurasiatique¹⁰¹. Mais aussi à son avertissement sur le sens même de sa démarche d'histoire connectée :

[...] cette histoire n'est pas vouée – c'est ma profonde conviction – à remplacer l'histoire faite à une échelle régionale, nationale ou continentale, mais à la compléter. Je suis également convaincu que l'on peut même trouver de nouvelles synergies en combinant ces variétés d'histoire sous le même toit.

* Du côté, enfin, des hauteurs himalayennes, un étudiant de Paul Lévy et auditeur des cours de Mus au Collège de France durant l'Après-guerre, Alexander William Macdonald (1923-2018), s'est lui aussi beaucoup inspiré des travaux de Mus pour élargir sa compréhension des cultes tibétains à l'échelle de « l'Asie des moussons »¹⁰² : « Il a, à sa manière, dessiné en forme de patchwork un portrait savant des cultures himalayennes qui s'appuyait sur d'abondantes lectures et sur les thèses de Paul Mus, décrivant les sociétés locales comme un substrat autochtone pris entre les 'tenailles' de la Chine et de l'Inde »¹⁰³. Plus récemment, les travaux de Macdonald (et de Mus) ont contribué à remettre sur le métier l'étude comparative des rituels au sein des populations sans États à l'échelle des « marges sino-indiennes », au Népal, en Inde, en Chine du Sud, et en Asie du Sud-Est¹⁰⁴. Si la référence à Mus est ici explicite, elle n'en est pas moins, notons-le, sélective : intéresse plus, manifestement, la « religion cadastrale » des « Cultes indiens et indigènes [...] » que la structure même des relations qu'entretiennent ces sociétés tribales des marges avec les royaumes, dont Mus avait pourtant, là encore, amorcé la formulation dans son « Projet d'un ouvrage [...] »¹⁰⁵.

⁹⁹ IDEM, *De la vertu [...]*, op. cit., p. 7.

¹⁰⁰ SUBRAHMANYAM, Sanjay, « Aux origines de l'histoire globale », Leçon inaugurale prononcée le jeudi 28 novembre 2013.

¹⁰¹ IDEM, « Connected Histories: Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », [in] *Beyond Binary Histories. Re-imagining Eurasia to c. 1830*, LIEBERMAN, Victor (ed.), Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1999, p. 289-316 ; « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes », *Revue d'Histoire moderne & contemporaine*, 54-4bis, 2007, pp. 34-53.

¹⁰² MACDONALD, Alexander W., « Une note sur les mégalithes tibétains », *Journal Asiatique*, 1953, pp. 73-75.

¹⁰³ STEINMANN, Brigitte & TOFFIN, Gérard, « Alexander W. Macdonald (1923-2018). Orientaliste et ethnologie », *L'Homme*, vol. 226, 2018, pp. 19-30. En outre, « Il restera toute sa vie attaché aux thèses de Paul Mus sur l'Asie orientale et sa grande étude sur le Borodudur (Mus 1935), sur laquelle il travaillera de nouveau et qu'il traduira en anglais, à la fin de sa carrière » (*ibid.*).

¹⁰⁴ SCHLEMMER, Grégoire (dir.), *Rituels, territoires et pouvoirs dans les marges sino-indiennes, Moussons*, n° 19, 2012, 198 p.

¹⁰⁵ MUS, P., « Projet d'un ouvrage [...] », loc. cit., pp. 117-118 ; voir aussi « Traditions asiennes [...] », loc. cit., pp. 215-216.

Regard enraciné ou tropisme atlantique ?

On peut certainement s'accorder sur le fait que l'œuvre de Mus est d'un secours suggestif pour articuler « le local au global »¹⁰⁶. Mais il convient toutefois de bien saisir la logique de sa démarche. Mus pratique une histoire sans doute aussi éloignée d'une histoire nationale, contre ou plutôt en complément de laquelle s'institue l'histoire globale, que d'une histoire globale, intéressée de manière privilégiée aux courants d'échanges culturels et aux réseaux maritimes interlopes. Il ne s'intéresse pas tant aux histoires connectées, ou, en termes lombardiens, à l'histoire des réseaux asiatiques, qu'à ce qui enracine profondément les sociétés contemporaines dans le 'socle' de l'Asie des moussons depuis le temps présent de leur saisie, en une démarche généalogique qui enjambe volontiers les siècles pour s'appesantir sur les époques critiques (les « cosmodrames »), à même de faire saillir la cohérence comme les failles d'une société. Il n'est pas anodin non plus que sa démarche régressive prenne régulièrement comme point de fixation la naissance d'un droit foncier. Son « cadastre coutumier » par des voies bien sûr qui lui sont propres, résonne ainsi singulièrement avec le propos d'un Carl Schmitt sur le triple enracinement du droit :

La *terre* est appelée dans la langue mythique la mère du droit. Ceci implique un triple enracinement du droit et de la justice.

En premier lieu, la terre féconde porte en elle-même, au sein de sa fécondité, une mesure intérieure. [...]

En deuxième lieu, le sol défriché et travaillé par l'homme montre des lignes fixes et qui rendent manifestes certaines divisions. [...]

En troisième lieu enfin, la terre porte sur son sol ferme des haies et des clôtures, des bornes, des murs, des maisons et d'autres bâtiments. C'est là que les ordres et les localisations de la vie en société se voient au grand jour. Famille, clan, tribu et état, les modalités de la propriété et du voisinage, mais aussi les formes du pouvoir et de la domination deviennent ici publiquement apparentes.¹⁰⁷

Certes, il serait excessif d'aller jusqu'à déceler dans l'étude contrastée des centralisations indiennes et chinoises en terres sud-est asiennes telles que Mus les présente autant de « prises de terre », pour reprendre le vocabulaire schmittien¹⁰⁸. Mais il n'en reste pas moins que la dimension juridique de la constitution du « cadastre coutumier » associée au « dieu du sol » et la manière dont ils déterminent, par exemple, l'unité du village vietnamien, interpelle.

Au reste, Mus n'est peut-être pas le meilleur des guides pour opérer un « tournant océanique »¹⁰⁹. Outre qu'elle serait bien éloignée de la « perspective asiatique », démarche, on l'a vu, profondément originale mais guère pratiquée, suivre une partition océanique serait jouer d'un air suranné. En 1994, il y a trente ans déjà, Denis Lombard pouvait en effet écrire :

¹⁰⁶ ACRI, A., « 'Local' [...] », *loc. cit.*, pp. 13-14.

¹⁰⁷ SCHMITT, C., *Le nomos de la terre*, Paris, PuF, Quadrige, [1950] 2008, pp. 47-48.

¹⁰⁸ Quoique ... ? *Landnahme* désigne chez Schmitt « un processus de localisation et d'ordre qui fonde le droit et se rapporte à la terre ferme », v. SCHMITT, C., *Le nomos de la Terre [...]*, *op. cit.*, pp. 84, 323.

¹⁰⁹ ACRI, A., « 'Local' [...] », *loc. cit.*, p. 29.

Le poids économique – et intellectuel – du Continent nord-américain est tel depuis un demi-siècle qu’il est fort difficile à nos sciences sociales de s’extraire de cette attraction nord-atlantique et de revenir à la vision d’un René Grousset qui à la veille de la deuxième Guerre mondiale nous parlait sans problème de « l’Empire des steppes ». L’Europe de l’Ouest, fondamentalement maritime, n’envisage l’Asie que par le détour de l’Atlantique, ou à la rigueur de la Mer Rouge, ce qui lui fait manquer la dimension centrasiatique, dont Marco Polo avait pourtant su l’avertir [...].¹¹⁰

N’est-ce pas précisément cette vision océanique du monde, portée au premier chef par les puissances maritimes germaniques et calvinistes des âges moderne et contemporain (Hollande, Angleterre, États-Unis), pointées du doigt, là encore, par Carl Schmitt¹¹¹, qui eut raison de la « perspective asienne » au sein de nos études sud-est asiatiques ? À cet égard, l’implantation d’un ‘orientalisme des marges’ outre-Atlantique aura fait long feu. Pris dans les rets des *area studies* reproduisant la vision géopolitique états-unienne et sa volonté de puissance¹¹², les enseignements de Robert von Heine-Geldern comme ceux de Paul Mus auront échoué à maintenir sur pied un « cadrage » eurasiatique, laissant place aux flux et reflux d’une *doxa* trompeuse : celle d’une Asie du Sud-Est de conceptualisation récente liée à l’expansion maritime états-unienne sur le théâtre d’opération militaire de la Seconde Guerre mondiale, sans cohérence académique autre que la diversité qui l’habite du fait qu’elle serait un carrefour de civilisations ouvert à tous les vents, tel un îlot du Pacifique, déconnectée des logiques spatio-temporelles eurasiatiques.

Dans ces conditions, on comprend que « l’Asie des moussons » puisse apparaître comme une planche de salut pour appréhender les faits sud-est asiens. Elle peut sans doute y aider, à condition toutefois de ne pas perdre de vue que l’important, chez Mus, n’était pas tant la formule en elle-même que ce qu’elle charriait : la « perspective asienne » et la dialectique (eurasiatique) qui permet d’en tirer parti. On peut aussi se souvenir de la ‘triangulation’ eurasiatique de Lombard et de son pari gagnant : celui d’un usage circonstancié des aires culturelles asiatiques mis au service d’une actualisation de l’orientalisme dans un paysage académique chahuté par la mondialisation et de ce fait tendu par une quête de larges horizons. Mais, plus encore que le recours à un découpage éprouvé suscitant l’attrait de la nouveauté dans un paysage académique oublié, paré, certes, de vertus expérimentées par les anciens, ne faut-il pas franchir un pas supplémentaire dans cette direction du recours aux anciens en assumant, tout simplement, le legs

¹¹⁰ LOMBARD, D., *De la vertu, op. cit.*, p. 12.

¹¹¹ SCHMITT, C., *Terre et mer [...], op. cit.* Avant Schmitt, Weber avait comme on le sait déjà rapproché les cultures océaniques et le monde capitaliste (WEBER, Max, *L’éthique protestante et l’esprit du capitalisme. Suivi de Les sectes protestantes et l’esprit du capitalisme*, Paris, Plon, Pocket, Agora, [1904] 1994, 287 p.) ; Braudel le fera par la suite à sa manière (BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Armand Colin, Destins du Monde, 1967, 464 p.).

¹¹² Sur la genèse militaire des *area Studies* à fin de recruter des experts dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale, puis leur implantation dans l’université américaine de l’après-guerre, et leur importation en France en contexte de guerre froide par Fernand Braudel et Clemens Heller, ce dernier faisant le lien avec la Rockefeller Foundation, v. KWASCHIK, Anne, « Transatlantic Exchanges: Fernand Braudel, the Rockefeller Foundation and the Cold War Origins of the Center for Area Studies in Paris », [in] Corinne DEFRANCE & Anne KWASCHIK (dir.), *La guerre froide et l’internationalisation des sciences. Acteurs, réseaux et institutions*, Paris, CNRS Éditions, Alpha, 2019, pp. 71-90.

orientaliste ? Mus étant alors celui qui, dans le paysage orientaliste français du vingtième siècle, en quintessence l'approche et les vertus¹¹³. Bien sûr, « *Paul Mus ne dit pas tout. Contentons-nous de considérer l'angle sous lequel il nous propose de voir l'Asie* »¹¹⁴.

⌘ L'actualité des éditions de texte et de la critique

⊞ Redécouverte : le lien Paul Mus – Mircea Eliade. Dans son Diplôme d'Études Approfondies soutenu en 2000 (*Le paysage mégalithique en Inde : mythe évolutionniste et usages de l'archaïsme*, DEA d'anthropologie sociale de l'EHESS, sous la direction de Jean-Claude Galey, 22 juin 2000, 122 p. + bibliographie), l'ethnologue Raphaël Rousseleau étudiait les emprunts faits par Mircea Eliade à Paul Mus sur une partie desquels Alexandre Macdonald avait déjà attiré l'attention en 1953 (mais qui était passée relativement inaperçue). Nous en reproduisons ci-dessous quelques extraits significatifs (pp.47-48) avec l'accord de l'auteur, que nous remercions. L'identification d'emprunts d'Eliade à Mus est d'autant plus intéressante qu'on a pu rapprocher¹ ou au contraire opposer², les démarches de ces deux auteurs. Raphaël Rousseleau reviendra en détail sur ce lien dans un prochain numéro de *Péninsule* entièrement dédié à l'orientaliste (*cf. infra*, « Événement », p. 52).

L'influence particulière de Mus reste difficile à apprécier, quant à savoir s'il s'agit d'une filiation ou de thèmes communs aux indianistes de l'époque. Certains faits témoignent toutefois en faveur d'un impact non négligeable des travaux de l'indianiste français sur Eliade. Il y avait identité de certaines thèses de l'avis d'au moins un contemporain : « Nous croyons qu'il est temps d'insérer l'étude de ces croyances des constructeurs de mégalithes dans une étude plus vaste qui a été entamée dans le domaine de l'histoire des religions – nous voulons parler de la théorie de l'axe cosmique, soutenue avec la plus grande clarté par M. Paul Mus et pour laquelle les travaux de M.M. Eliade fournissent au lecteur français une documentation considérable. » [Alexander Macdonald, « Une note sur les mégalithes tibétains », *Journal Asiatique*, 1953, p. 73. Macdonald fut un élève de Mus.] Eliade lui-même, tout au moins à ses débuts, ne se contente pas de citer Mus, mais l'encense jusqu'à voir en lui un nouveau Burnouf [Note 79 : À propos du Barabudur, Eliade écrit de Mus qu'il « jouira dans quelques années, j'en suis certain, d'une célébrité retentissante », et de l'ouvrage qu'il « jouera dans l'indianisme le rôle fertile tenu au siècle dernier par le livre du génial Burnouf », Eliade, M. « Barabudur, temple symbolique » (compte rendu apologétique, écrit en roumain, vraisemblablement entre 1937 et 1939) traduit et publié dans le recueil intitulé *Sur l'érotique mystique indienne*, L'Herne, 1997, p. 75-104). Plus tard, il le citera encore, mais comme un précurseur indianiste de sa propre œuvre, plus généraliste. Il nous semble, quant à nous, qu'Eliade s'est fortement inspiré, non

¹¹³ Sur quoi, v. NÉPOTE, J., « Orientalisme [...] », *loc. cit.*

¹¹⁴ THION, S., « Introduction », [in] *L'angle de l'Asie*, *op. cit.*, p. 14.

¹ Cf. MABBET, Ian, « L'Indologie de Mus : sociologie ou cosmologie ? », [in] D David CHANDLER & Christopher GOSCHA (dir.), *L'espace d'un regard : l'Asie de Paul Mus (1902-1969)*, Paris, Les Indes Savantes, 2006, p. 117.

² Cf. BOURDONNEAU, Éric, « Paul Mus, l'« Angkorologie » et les angles (morts) de l'Asie », communication inédite au Séminaire mensuel de l'École française d'Extrême-Orient, Paris, 18 novembre 2019.

seulement de sa théorie de l'*axis mundi*, mais peut-être aussi au début de sa notion d'archétype, de même que de ses développements sur l'esthétique à caractère initiatique.

✧ « Études mussiennes (3). Paul Mus, *Lettre inédite à Georges Bidault (16 novembre 1949)* éditée et présentée par Pierre Brocheux », *Péninsule* n° 83, 2021 (2) [juin 2022], pp. 189-200.

✧ « Études mussiennes (4). Compte rendu de la journée d'étude 'Paul Mus actuel' (8 octobre 2021) », *Péninsule* n° 84, 2022 (1) [décembre 2022], pp. 179-203. Avec les contributions de Nasir Abdoul-Carime, Éric Bourdonneau, Vincent Tournier, Christina Scherrer-Schaub, Benoît de Tréglodé, Grégory Mikaelian, François Guillemot, Tatiana Tepliashina, Marie-Sybille de Vienne.

✧ « Études mussiennes (5). Paul Mus, *Lettre à M. et Mme Morazé, avril 1968* éditée et présentée par Grégory Mikaelian », *Péninsule* n° 85, 2022 (2) [août 2023], pp. 193-202.

✧ Journée d'étude « Paul Mus actuel (II) : 'Ce que porte le sol asien'. Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie ». Le 7 novembre 2023 s'est tenue la deuxième journée d'étude « Paul Mus actuel » dédiée aux relations qu'entretiennent et qu'ont entretenu Paul Mus, son œuvre et l'ethnologie, dans l'amphithéâtre Dumézil du 2 rue de Lille, le siège des Langues O'. Nasir Abdoul-Carime, Frédéric Keck, Grégoire Schlemmer, Yves Goudineau, Bénédicte Brac de la Perrière, Pascal Bourdeaux et Grégory Mikaelian se sont exprimés devant un public composé pour une partie d'ethnologues des mondes indien (Jean-Claude Galley, Raphaël Rousseau) et sud-est asiatique (Jean-Marc de Grave, Vanina Bouté), auxquels s'était jointe une historienne de l'anthropologie (Christine Laurière). La journée avait démarré par la diffusion d'un court extrait sonore d'un entretien d'une trentaine de minutes que Mus a donné au journaliste américain Emile de Antonio en 1967, à Yale, dans le cadre du tournage du documentaire sur la guerre du Viêt Nam « *In the Year of the Pig* », sorti en salle en 1969. Dans cet extrait, Mus relate en termes suggestifs sa rencontre avec Ho Chi Minh, à Hanoi, à la fin de l'année 1945, introduisant les auditeurs au rapport que l'orientaliste entretenait au « terrain » dans l'élaboration de sa pensée. Un numéro spécial de la revue *Péninsule* rendra compte de cette journée à la rentrée 2024.

✧ Les mardi 21 et 28 novembre, Pascal Bourdeaux dédiait deux séances de son séminaire de l'EPHE sur les « Religions de l'Asie du Sud-Est » à Paul Mus. Le 21, Christophe Robert, anthropologue spécialiste du Viêt Nam, y présentait une communication intitulée « Paysage ethnologique du conflit et politiques du sol. Quelques réflexions théoriques », essentiellement basée sur *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre* (1952). Le mardi 28, P. Bourdeaux étudiait dans le détail un texte inédit de Mus sur les sectes politico-religieuses du delta du Mékong (1946) qu'il avait présenté plus succinctement lors de la journée d'étude Paul Mus actuel (II) (*cf. supra*).

⌘ Du côté des archives : le dossier Mus de l'École française d'Extrême-Orient

⌘ Le dossier Mus conservé à l'École française d'Extrême-Orient. L'institution au sein de laquelle Mus fut membre temporaire (10 mai 1927), membre permanent (17 juin 1929), membre permanent hors classe (1^{er} septembre 1939) puis membre permanent Directeur d'études (1^{er} janvier 1941), et dans laquelle il occupa les fonctions de Secrétaire-bibliothécaire (janvier 1930 à juin 1933), celles de directeur par intérim (de juin 1933 à février 1934), à nouveau celles de Secrétaire-bibliothécaire (mai à juin 1939), puis de Directeur par intérim (de juin à septembre 1939), recèle un carton d'archives contenant 17 dossiers dont voici l'architecture :

I. État civil / Bibliographie / État des services / Distinctions honorifiques

II. Carnet de fonctionnaire

III. Situation militaire

IV. Nomination / Avancement / Affectation 1927-1941

V. Notation

VI. Retraite / État des services civils

VII. Correspondances 1923-1970

VIII. Liste des ouvrages remis à P. Mus

IX. Rapport d'activité 1927

X. Note de service 1928

XI. Prix Herbert Allen Gilles 1937

XII. Commission locale des sites du Tonkin 1931

XIII. Contenu de la caisse B envoyée à Mus à Dalat 1934

XIV. Cultes indiens et indigènes au Champa 1934

XV. Cours Paul Mus 1956-1957

XVI. Congés et passages 1935-1940

XVII. Missions

David Chandler en avait tiré des renseignements pour son essai biographique¹, mais il recèle encore nombre de pépites dont on trouvera un aperçu ci-après.

¹ CHANDLER, David, « Paul Mus, 1902-1969 : esquisse d'une biographie », [in] D. CHANDLER & Ch. GOSCHA (dir.), *L'espace d'un regard : l'Asie de Paul Mus (1902-1969)*, Paris, Les Indes Savantes, 2006, pp. 15-42.

✎ Lettre manuscrite de P. Mus adressée sans doute à Léonard Aourousseau, alors Secrétaire de l'EFEO, le 13 juillet 1925. Mus, alors licencié de philosophie (1921) a déjà bien entamé son cursus d'orientaliste, dont il relate les grandes lignes ici.

« [f. 1, p. 1] Lorient ce 13 juillet [1925]

Bien cher Monsieur

J'ai le plaisir de vous annoncer mon succès au diplôme de siamois de l'École des Langues Orientales. J'ai eu mauvaise chance cette dernière année, petite conséquence des deux malheurs graves qui ont atteint l'École, la mort de Monsieur Henri Cordier^[1] et l'accident qui semble hélas avoir terminé la longue carrière de Monsieur Lorgeou^[2]. Privé de mes deux professeurs [p. 2] j'ai eu la bonne fortune de rencontrer en M. Grassi^[3] un professeur d'un dévouement inépuisable. Son enseignement est ferme, vivant, personnel. La difficulté des constructions siamoises ferait sans doute sourire un sinologue. Pourtant il est telles phrases que l'on doit franchir à première vue, d'un saut en quelque sorte. Si l'on n'a pas eu le sens à cette première venue, si l'on revient sur ses pas pour tenter un relevé logique du texte, l'on se voit en bien mauvaise posture. La connaissance directe que M. Grassi a de l'esprit de la langue lui permet d'enseigner ces catégories souples et précises aussi de l'appréhension immédiate. [p. 3]

J'ai éprouvé un plaisir curieux et vif à retrouver dans les Annales Siamoises une foule de termes sanscrits et pâlis, mais transportés du plan de la spéculation bouddhique et des règles monastiques à celui de la politique civile et militaire d'un prince indochinois. De là des correspondances de valeurs singulièrement instructives^[4].

J'ai eu le plaisir d'être examiné par Monsieur Cœdès^[5]. Pendant ces deux ans écoulés j'ai été un peu livré à moi-même en ce qui concernait la coordination de mes études sancri-

¹ Henri Cordier (1849-1925), sinologue, professeur d'histoire, de géographie et de législation des États d'Extrême-Orient à l'ENLOV, fondateur de la revue *T'oung Pao*, venait de décéder le 16 mars 1925 (PINO, A., « Cordier, Henri », [in] LABROUSSE, Pierre (dir.), *Langues'O 1795-1995. Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Éditions Hervas, 1995, p. 318). C'est Léonard Aourousseau qui, la même année, publie sa nécrologie dans le *BEFEO* (AUROUSSEAU, L., « Henri Cordier », *BEFEO*, t. XXV, 1925, pp. 279-286). Cinq ans plus tard, à l'occasion du compte rendu d'un mauvais livre de synthèse sur l'histoire de l'Asie publié par un tiers, le jugement de Mus à son endroit ne sera pas des meilleurs « On voit aussi [que l'auteur] s'est attaché à H. Cordier. Il avait mieux à faire », cf. Mus, P., « Herbert H. Gowen, professeur de langues et de littérature orientales à l'Université de Washington. – Histoire de l'Asie. Traduction française du Ct G. Lepage, ancien attaché à l'École française d'Extrême-Orient. – Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1929, in-8°, 403 p. 6 cartes », *BEFEO*, t. XXX, 1930, p. 477, note 3).

² Édouard Lorgeou (1848-1925), diplomate et siamisant, professeur de siamois à l'ENLOV, alors âgé de 77 ans, avait fait valoir ses droits à la retraite tout en continuant d'enseigner faute de remplaçant. « C'est en se rendant à son travail qu'il est renversé par une voiture et qu'il voit ses forces décliner jusqu'à sa mort, survenue le 27 décembre 1925. De son lit d'hôpital, il écrit à l'administrateur pour lui demander de l'excuser auprès de ses élèves de cet incident fâcheux. » (DELOUCHE, Gilles, « Lorgeou, Édouard », [in] LABROUSSE, P. (dir.), *op. cit.*, p. 256).

³ Eugène Grassi (1881- 1941), né à Bangkok, doté d'« une très bonne connaissance des langues siamoise et cambodgienne » en était le répétiteur à l'ENLOV depuis 1915. Il quitta son poste après un différend avec l'administrateur en 1927 (*IDEM*, « GRASSI, Eugène », [in] *ibid.*, p. 256).

⁴ Il rendra compte cinq ans plus tard des Annales siamoises traduites par Camille Notton : Mus, P. « C. Notton. – *Annales du Siam. I, Chroniques de Suvanña K'ôm Khâm, Sinhanavati. II ; Chronique de La :p'un, Histoire de la dynastie Cham't'evi.* – Paris, Charles-Lavauzelle, 1926-1930. Gr. In-8°, xxv + 216 p. ; 86 p. », *BEFEO*, t. XXX, 1930, pp. 466-471.

⁵ George Cœdès (1886-1969), déjà le maître des études indochinoises, était alors Conservateur de la Bibliothèque nationale du Siam, et c'est sans doute à l'occasion d'un de ses passages à Paris qu'il fit office d'examineur de siamois. En 1929, Mus rendra compte de son volume dédié à l'épigraphie siamoise (MUS, P., « Recueil des Inscriptions du Siam. Deuxième partie, Inscriptions de Dvāravatī, de Çrivijaya et de Lāvo, éditées

pālies et siamoises. J'ai donc été grandement soulagé en voyant mes résultats bien modestes approuvés par un savant qui réalise si éminemment la synthèse de ces divers ordres d'études. [p. 4]

Mon plus gros effort a naturellement porté sur le sanscrit et le pāli. J'ai suivi avec émerveillement les cours de Monsieur Sylvain Lévi^[6]. Que d'heures de travail il faut avoir données au texte objet de l'explication pour pouvoir saisir en toute leur valeur ces remarques brèves, pressées qui font comme une explosion continue dans le cours du Maître ! A peine l'apprenti a-t-il produit sa boiteuse traduction que la réponse arrive immédiate, spontanée au point de paraître l'amorce d'une explication, alors qu'elle est le résumé compét du problème et tout à la fois sa solution.

J'ai suivi à la Sorbonne le cours de Monsieur Jules Bloch^[7]. Nous [f.2, p. 5] avons cette année traduit beaucoup de Manou^[8], chose précieuse quant à la connaissance des institutions, quant au vocabulaire en ce qu'il a de plus précis et quant à l'esprit de la construction sanscrite. En effet la complication des règles édictées, des distinctions établies, se traduit par une richesse de démarches grammaticales, si j'ose dire, salutaire à un néophyte.

Depuis le départ de M. Renoux^[9] pour Lyon, j'ai eu la lourde charge de traduire chez Madame Grabowska^[10] la Bhāminīvilāsa^[11]. Cette heure hebdomadaire d'efforts sur un

et traduites par G. Coëdès. - Bangkok, 1929, in-4°, 52 + 59 p. (Institut Royal de Siam, Service archéologique.) », *BEFEO*, t. XXIX, 1929, pp. 446-450).

⁶ Sylvain Lévi (1863-1935) était alors le grand maître des études indiennes, et enseignait au Collège de France (Langue et littérature sanscrites) ainsi qu'à l'École des hautes études dans les deux sections (Religions de l'Inde et Sanskrit). C'est dans le cadre de ce dernier enseignement que Mus fut initié au pāli : en 1924-1925, les cours se tenaient les mercredis soir, à 17 heures (explication du *Dhammapada*) : « la diversité de provenance des auditeurs et la variété de leur préparation a permis de procéder à une comparaison continue entre la rédaction palie et les textes apparentés : sanscrit, pracrit, tibétain, chinois. » (*Annuaire de l'EPHE*, année 1925, 1925 p. 95). Mus est noté comme « auditeur régulier » à ses cours en 1923-24, 1924-25 et 1925-26.

⁷ Jules Bloch (1880-1953), agrégé de grammaire, disciple de Sylvain Lévi, spécialiste de grammaire comparée, était alors suppléant d'Alfred Foucher à la Faculté des lettres de Paris (de 1920 à 1926), lequel, professeur de Langues et littératures de l'Inde, était parti en mission en Asie. Après la mort de Sylvain Lévi, Mus fut proposé en seconde ligne, après Bloch, pour succéder à l'enseignement du maître au Collège de France, en 1937 (CHANDLER, David, « Paul Mus, 1902-1969 : esquisse d'une biographie », [in] D. CHANDLER & Ch. GOSCHA (dir.), *L'espace d'un regard : l'Asie de Paul Mus (1902-1969)*, Paris, Les Indes Savantes, 2006, p. 21) : Bloch fut élu, puis ce fut ce dernier qui présenta Mus à ses collègues du Collège de France en juin 1946 (cf. Collège de France, CXII Paul Mus, « Exposé par M. Jules Bloch des titres de M. Paul Mus, candidat en première ligne, et de M. Paul Lévy, candidat en seconde ligne, à la Chaire des Civilisations d'Extrême-Orient », Assemblée des professeurs du 23 juin 1946, tapuscrit inédit, 1946, pp. 1-2).

⁸ L'étude du *Mānava-dharma-sāstra* était un classique de l'enseignement du sanskrit, cf. *inter alia* « Langue Sancrite. Conférences de M. Lévi », *Annuaire de l'École pratique de hautes études*, année 1897, 1897, p. 67 ; « Conférence de M. A. Foucher (Mme Stchoupak) », *Annuaire de l'École pratique de hautes études*, année 1930, programme des conférences pour l'exercice 1931-1932, p. 85.

⁹ Sic, pour Louis Renou (1896-1966). Disciple d'Antoine Meillet et de Sylvain Lévi, Renou commence à publier ses premiers travaux sur la grammaire védique en 1925, et c'est cette même année, au mois de mars (cf. *Annuaire de l'EPHE*, année 1925, p. 96) qu'il quitte le séminaire de sanskrit de Sylvain Lévi et Louis Finot – dont Grabowska était la suppléante – pour succéder à Félix Lacôte dans sa chaire de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des Lettres de Lyon (FILLIOZAT, Pierre-Sylvain, « Louis Renou (1896-1966) », *Annuaire de l'École pratique de hautes études*, année 1969, 1969, pp. 44-50). Mus rendra compte de sa grammaire, publiée en 1930 (MUS, P. « Louis Renou. – Grammaire sanscrite. – Paris, Adrien-Maisonneuve, 1930, 2 vol. g^d in-8°, xviii-576 p. », *BEFEO*, t. XXXI, 1931, pp. 280-293), mais surtout, il ouvrira les *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou* (« En manière d'introduction », [in] *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou*, Publication de l'Institut de civilisation indienne, Paris, Editions de Boccard, 1968, pp. 1-5), dans lesquels il donnera par ailleurs son fameux article « Où finit Puruṣa ? », pp. 539-564. Il y relate ces années d'enseignement avec chaleur : « Mon privilège – et heureux souvenir – est d'avoir été de ceux qui, dans l'ombre de notre maître Sylvain Lévi, ont reçu la première leçon d'indianisme de M. Louis Renou. [...] Ce fut, si j'ai bonne mémoire, en 1923-1924 que le guru, empêché, le délégua un jour à poursuivre devant nous la traduction du *Dharma/Dhamma-pada*. » (*ibid.*, p. 1). Son *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre* (1952), s'ouvre en outre par une citation de Renou : « Mais les opinions moyennes ont besoin d'une doctrine comme les extrêmes. »

texte difficile, avec l'appui et le bon secours de cet esprit si fin, si assuré de la plastique [p. 6] de la langue, m'est du plus grand prix. Je suis profondément heureux de pouvoir développer mon humble effort au milieu de maîtres qui vivent si pleinement leur enseignement.

Je pense qu'il me sera possible de présenter dès l'an prochain un diplôme à l'École des Hautes Etudes^[12]. Je serai délivré de mes obligations militaires en mai 1927. Je serai pour six mois sous-lieutenant, pendant lesquels je pourrai travailler à peu près librement – j'espère donc, au printemps 27, me trouver au terme de mes études préparatoires, sans avoir eu à souffrir de mon temps [p. 7] de service militaire, autrement que par cette année dont inévitablement il m'aura retardé...

A côté du sanscrit et en connexion avec lui j'ai pu faire un peu de chinois. Je lis un peu de 出曜經^[13], avec un jeune Annamite et un Japonais qui suivent le cours de Monsieur Sylvain Lévi.

Enfin, sur la recommandation de Monsieur Sylvain Lévi, Monsieur Georges Renard m'a fait le grand honneur de me demander un volume sur l'Inde pour sa collection de l'Histoire Universelle du Travail^[14]. Bien que je ne puisse prétendre qu'à un résumé critique de ce que l'on a écrit [p. 8] sur la question je me vois là devant une besogne très attachante. Le simple classement des hypothèses émises et le recensement des ouvrages qui les renferment essentiellement ou accidentellement m'ouvrent mille accès à des vues précieuses sur l'Inde, certaines résumant parfois toute une vie de recherches et d'observations.

Outre l'intérêt propre d'une étude si prenante, je suis grandement soutenu en ces gros efforts qu'il me faut fournir par le souvenir de l'accueil si bienveillant et si réconfortant que j'ai rencontré à Hanoï auprès de Monsieur Finot et auprès de vous-même, cher Monsieur^[15]. Je [p. 9] ferai mon possible pour obtenir cette année quelques résultats qui ne démentent pas la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer.

¹⁰ Helena de Willman-Grabowska (1870-1957), suppléante de Louis Finot dans le cadre de la chaire de sanskrit partagée avec Sylvain Lévi, avait tout particulièrement entraîné Renou à la lecture de texte. Mus est noté comme « auditeur régulier » à ses cours pour les années 1924-1925 et 1925-1926.

¹¹ La *Bhāminivāsa* du Paṇḍit Jagannātha est un texte sanskrit versifié du XVII^e siècle.

¹² Allusion à la rédaction en cours de son mémoire qui portait sur *La Chagatidīpanī accompagnée de son atthakathā* (cf. *infra*, p. 33).

¹³ 出曜經 *chu yao jing*, littéralement « *sūtra* de l'apparition de la Lumière », *i. e.*, *Avadāna Sūtra* [merci à Marie-Sybille de Vienne pour cette identification]. Le japonais est sans doute Yamada (de Tokyo) (*Annuaire de l'EPHE*, 1925-1926, 1925, p. 95). Quant à « l'annamite », notre collègue Pascal Bourdeaux nous fait savoir qu'il ne peut s'agir de Trần Văn Giáp, arrivé en 1927, ni même de Nguyễn Văn Huyên, arrivé en 1926. Il nous signale en revanche que deux répétiteurs vietnamiens officiaient aux Langues O' à cette époque : Duonc Van Giao (1888- ?), alors en train d'achever une thèse de droit, proche du parti constitutionnaliste, répétiteur entre 1919 et 1926 ; puis Lam Van Nghi (1901- ?), étudiant en droit et nommé répétiteur de viêt sur recommandation de Jean Przyluski (1926-1927), v. FOURNIÉ, Michel, « Annamite – vietnamien », [in] LABROUSSE, P. (dir.), *op. cit.*, p. 251.

¹⁴ Georges Renard (1847-1930), professeur d'histoire du travail au Collège de France depuis 1907, avait fondé la collection *Histoire universelle du travail*, chez Alcan. C'est sans doute dans cette collection que devait paraître le livre en question, venant rejoindre *Le travail dans le monde romain* (Paul Louis, 1912), ou *Le travail dans la Grèce ancienne* (Gustave Glotz, 1920). Faut-il y voir l'origine du manuscrit inédit d'un livre de Mus traitant de la civilisation indienne dédié à René Grousset, resté inachevé (SAPM, c. 329 p.) ?

¹⁵ Mus, en congé chez ses parents à Hanoï au cours de l'été 1923 (v. CHANDLER, D., *loc. cit.*, p. 18), était allé rencontrer Louis Finot (1864-1935) et Léonard Arousseau (1888-1929) dans les locaux de l'École française d'Extrême-Orient (lesquels étaient alors respectivement Directeur et Secrétaire de cette institution), muni d'une lettre de recommandation de l'administrateur de l'École nationale des langues orientales vivantes, cf. AEFEO, AAS/D/M14, Dossier Mus, VII. Correspondances 1923-1970, n° 1, Lettre de recommandation de P. Mus rédigée par l'administrateur de l'École nationale des Langues orientales vivantes à l'intention de L. Arousseau et L. Finot, 4 octobre 1923.

Je vous prie, cher Monsieur, de bien vouloir transmettre à Monsieur Finot mes hommages respectueux, et agréer l'expression de ma gratitude profondément dévouée.

Paul Mus
à Murs (Vaucluse)

✧ Le diplôme de Mus de l'EPHE. *La Chagatidīpanī accompagnée de son aṭṭhakathā* (1926, xxxiv + 195 ff.), le mémoire de l'École des hautes études sanctionnant la validation de son cursus, dont nous n'avions pas trouvé trace dans les archives de l'EPHE, existe à l'état de manuscrit dans le fonds Mus de la SAPM, précédé d'une introduction datée d'avril 1927. Un passage d'une lettre de Mus tiré des archives de l'EFEO précise qu'il devait paraître, accompagné de sa traduction en français, dans le *BEFEO*, et c'est sans doute à ce manuscrit que correspond le texte conservé dans le fonds de la SAPM. Le texte ne fut finalement pas publié, et c'est Jules Bloch qui nous l'explique lors de la « présentation des titres de Mus, candidat en première ligne à la Chaire des Civilisations d'Extrême-Orient du Collège de France, en juin 1946 ». Quelques passages tirés des annuaires de l'EPHE précisent par ailleurs la genèse de ce texte. En voici donc, dans l'ordre chronologique de sa maturation, les principaux jalons.

+ [1925-1926, S. Lévi] [...] Enfin, dans des leçons supplémentaires, le directeur d'études a surveillé la préparation des nombreux travaux en cours : [...] M. Mus a entrepris et poussé assez loin une étude sur la Cha-gatidīpanī en comparant le pali, le chinois et le tibétain (*Annuaire de l'EPHE*, année 1926, 1926, pp. 84- 85)

+ [1927, « Chronique »] M. Paul Mus, indianiste, nommé membre de l'École par arrêté du 10 mai 1927, est arrivé à Hanoi le 14 août 1927. Il s'est activement occupé de notre fonds indien ainsi que de notre collection d'estampages. Il a profité de son séjour à Hanoi pour compléter ses connaissances d'archéologie et d'histoire comparée de l'art en suivant le cours de M. Goloubew. Il a continué à travailler plus spécialement dans le domaine de la littérature pâlie et prépare l'édition critique de la *Chagati-dīpanī* (« Chronique », *BEFEO*, t. XXVII, 1927, p. 425).

+ [1929, P. Mus] [...] j'ai, avant de poser ma candidature à l'École française d'Extrême-Orient, établi une édition critique de la *Ṣaḍgati-dīpanī* d'Āśvaghoṣa dans la version pâlie, avec son importante *aṭṭhakathā*. Dans une introduction étendue j'ai étudié, entre autres points, la carrière indo-chinoise de ce texte, ce qui m'a conduit à discerner un certain antagonisme entre le bouddhisme birman et le bouddhisme siamois. Ce travail, qui reposait sur trois manuscrits (l'un, birman, de l'India Office, les deux autres provenant du fonds siamois de la Bibliothèque Nationale) a été soumis à l'École des hautes-études, qui, sur lui, m'a décerné son diplôme. Vous avez bien voulu l'admettre dans les publications de l'École française d'Extrême-Orient, où ce texte paraîtra avec sa traduction. (EFEO, Archives - AAS/D/M14 – Dossier Paul Mus XI. Prix Herbert Allen Gilles 1937, [Rapport d'activité] Lettre tapuscrite de P. Mus à Directeur de l'EFEO, 22 février 1929 : appelle votre haute attention sur l'état actuel de mes travaux).

+ [1946, J. Bloch] C'est par l'étude d'un texte, ou plutôt d'un groupe de textes bouddhiques qu'il débute. Sylvain Lévi lui propose en vue du diplôme de l'École des Hautes-Études l'édition de « La lumière sur les six voies » - c'est-à-dire les six destinations des êtres au cours de la transmigration : ouvrage supposé traduction dans la langue des Bouddhistes de Ceylan d'une anthologie des stances dispersées dans la masse d'un ouvrage sanskrit perdu dans le texte original, mais conservé par des traductions en chinois et en tibétain, « L'aide-mémoire de la Bonne Loi ».

Après examen, Mus conclut qu'il n'y a pas de parenté directe entre les deux ouvrages, et au contraire identifie la partie métrique de son texte à un ouvrage déjà édité par Léon [Feer], « La Lumière sur les Cinq voies ». De quoi il recevra brillante confirmation des mains mêmes du maître qu'il avait osé contredire, quand celui-ci lui rapporte d'un nouveau voyage au Népal le manuscrit du texte sanskrit original. – La question pouvait alors être reprise, et c'est ce que Mus fera plus tard dans ses thèses, où il éclaire l'histoire indochinoise de l'ouvrage indien, et rend compte, et par la confrontation des textes et par des raisons profondes de dogmatique, de leur parenté et de leurs différences. Il s'agit au vrai des formes variées que prend – suivant qu'il s'agit du fidèle laïc ou du moine – la doctrine (p. 2) de karman, « cette modalité cosmologique de la Loi du talion » ; des représentations plastiques sont associées à l'affaire, symboles exposés à l'usage des profanes dans les édifices sacrés. Le groupe des questions soulevées est assez important pour que P. Mus songe aujourd'hui à y revenir une troisième fois, dans la suite qu'il projette au déjà monumental « Borobudur » dont je vais vous dire un mot dans un instant. » (Collège de France, CXII Paul Mus, « Exposé par M. Jules Bloch des titres de M. Paul Mus, candidat en première ligne, et de M. Paul Lévy, candidat en seconde ligne, à la Chaire des Civilisations d'Extrême-Orient », Assemblée des professeurs du 23 juin 1946, tapuscrit inédit, 1946, pp. 1-2).

✧ L'appréciation administrative de Coedès sur Mus : « Un philosophe et un historien de grande classe » (1938). Le dossier « V. Notation » comprend les bulletins de note administratifs de Mus aux cours de sa carrière 'd'écolier'. L'appréciation que donne Coedès le 26 novembre 1938, en tant que Directeur de l'EFEO, valait la citation intégrale :

Philosophe et historien de grande classe, M. Paul Mus qui manie également bien le sanscrit et le chinois s'est, par ses travaux sur le bouddhisme, placé au premier rang des orientalistes. Ses publications lui ont valu dans le monde savant une réputation qui rejaillit sur l'École française. M. Paul Mus a exercé les fonctions de Secrétaire de l'École de 1930 à 1934, et assuré l'intérim du Directeur en congé. Sa gestion prudente, et sa bienveillante autorité à l'égard du personnel placé sous ses ordres ont révélé ses éminentes qualités d'administrateur et de chef.

⌘ Dossier : la réception de Paul Mus chez les praticiens du terrain indochinois. Deux témoignages.

☐ « À l'ombre de Paul Mus », par Jean-Claude Pomonti.

Journaliste, Prix Albert-Londres (1973), ancien correspondant du quotidien *Le Monde* pour l'Asie du Sud-Est, Jean-Claude Pomonti revient sur le rôle décisif de *L'Angle de l'Asie* dans la diffusion des écrits de Paul Mus à la fin des années 1970.

*

À l'ombre de Paul Mus

(Jean-Claude Pomonti)

Après la mort de Paul Mus en 1969, la veuve du savant avait invité Serge Thion (1942-2017) à en consulter les archives. Elle l'avait également invité à les utiliser afin de mieux faire connaître une œuvre d'accès parfois difficile. Il en est résulté la publication, en 1977, de *L'Angle de l'Asie*, un recueil intelligemment réalisé de textes qui « ne disent pas tout », comme l'indique Thion, mais qui permettent de mieux pénétrer la pensée d'un érudit qui n'est pas toujours d'un accès facile¹.

On ne saurait sous-estimer la contribution de Thion à la connaissance de Paul Mus². J'ai connu Thion en 1968 quand il m'a contacté à la veille de son départ pour deux années de service national au Sud-Vietnam. En fait, il se disputera avec les responsables de la mission culturelle et sera invité à passer la deuxième année dans le cadre de la mission culturelle française au Cambodge voisin. En ce qui me concerne, j'avais rejoint la rédaction du quotidien *Le Monde* en février 1968. En 1970, quand Sihanouk a été chassé du pouvoir par un coup d'État alors qu'il était en France, je me suis rendu pour mon journal au Cambodge dont j'ai été expulsé au bout de plusieurs semaines. Lors d'un passage à Paris, je me suis entendu avec Serge pour publier un livre sur le Cambodge dans lequel nous nous étions appuyés sur le grand orientaliste et son livre *Vietnam, Sociologie d'une guerre*, pour tenter d'inscrire la crise cambodgienne dans une plus grande profondeur historique et culturelle³. Paru peu de temps après, *L'Angle de l'Asie* figurait comme un élément essentiel de la compréhension de la pensée de Paul Mus.

À la fin des années 70, Thion est devenu un personnage controversé en raison de son adhésion à un révisionnisme très contesté, à un point tel qu'il en est devenu *persona non grata* dans l'édition française. En outre, son fort caractère l'a séparé de beaucoup de monde. En ce qui me concerne, il avait fini par me décourager avec ses attaques systématiques contre la presse. Après avoir été accusé de promouvoir

¹ MUS, Paul, *L'angle de l'Asie. Edition, introduction et bibliographie de Serge Thion*, Paris, Hermann, Collection Savoir, Publié avec le concours du CNRS, 1977, 269 p.

² THION, Serge, « Paul Mus, observateur privilégié », *Le Monde*, 27 octobre 1972, p. 19 ; *IDEM*, « Paul Mus et les révolutions asiatiques », intervention inédite au Séminaire d'histoire du sud-est asiatique de Jussieu, 9 avril 1978 ; *IDEM*, « Paul Mus (1902-1969) », [in] *Hommes et Destins*, Paris, Académie des Sciences d'Outremer, 1981, t. IV, pp. 531-533.

³ POMONTI, Jean-Claude & THION, Serge & *Des courtisanes aux partisans. Essai sur la crise cambodgienne*, Paris, Gallimard, 1971, 374 p. Voir en particulier les p. 13, note 4 ; 173, note 8 ; 273-274 ; 302-303.

le négationnisme, il a été exclu du CNRS. Quel gâchis ! Mais cela ne doit pas effacer ses travaux sur l'Asie du Sud-Est (notamment sur le Cambodge et sur le Viêt Nam), dont ceux qui concernent l'œuvre de Paul Mus et sa compréhension⁴ : j'espère qu'à l'avenir, d'autres efforts seront entrepris pour la faciliter.

▣ « Paul Mus et le Viêt Nam d'après-guerre vu de Cornell University », par Christophe Robert.

Christophe Robert, anthropologue vietnamisant, vit et enseigne à Saigon, au Center de Loyola University (Chicago). Praticien du terrain vietnamien depuis plus d'une décennie, il revient ici sur son expérience doctorale à Cornell et sur la réception des textes de Mus sur la guerre du Vietnam dans les milieux américains qu'il a connus, au cours des décennies 1990 et 2000.

Une occasion de commencer à poser le problème de la réception contrastée des écrits de Mus dans le monde anglo-saxon. Pourquoi, en effet, ont-ils été considérés dans certains milieux académiques – la bouddhologie notamment, quitte, d'ailleurs, à faire l'objet d'une critique scientifique comme il est normal pour tout texte savant –, mais par ailleurs dédaignés et si peu lus dans d'autres, et l'on pense bien sûr, ici, au milieu des spécialistes du Vietnam contemporain ?

Rappelons, pour mettre en perspective ce problème, que des extraits significatifs de son œuvre sont disponibles en anglais depuis la fin des années 1930, soit directement rédigés dans la langue de Shakespeare, soit traduits du français, à ce jour une vingtaine au total : après deux études orientalistes publiées en 1937¹, et une première analyse de la guerre du Viêt Nam en 1949², il faut attendre l'enseignement de Mus à Yale, qui prend place au cours des décennies 1950 et 1960, pour voir paraître une petite quinzaine de textes avec plus de régularité, lesquels concernent aussi bien l'orientalisme classique, brahmanisme et bouddhisme notamment (4)³, que la guerre du Viêt Nam (8)⁴ ou les révolutions

⁴ MUS, P., « The iconography of an aniconic art. Edited by Serge Thion », *RES. Anthropology and aesthetics*, n° 14, Autumn 1987, pp. 5-26 ; THION, Serge (dir.), *Bulletin de la Société des amis de Paul Mus*, n° 1, novembre 1987, 26 p. ; MUS, P., *Planète Viêt-Nam. Petit sociologie visuelle. Edition établie par Serge Thion*, Chabloz (Suisse), Arma Artis, 1988, 148 p. ; IDEM, *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Préface de George Coedès, Paris, EFEO / Arma Artis, [1935] 1990, *302 p. + 802 p.

¹ MUS, P., « Has Brahma four faces ? », *Journal of the Indian Society of Oriental Art*, vol. V, 1937, pp. 60-73 ; « Angkor in the time of Jayavarman VII », *Indian Art and Letters*, vol. XIII (2), 1937, pp. 65-75.

² IDEM, « The Role of the Village in Vietnamese Politics », *Pacific Affairs*, vol. XXII (3), September 1949, pp. 265-272.

³ IDEM, « The Problematic of the Self West and East, and the Mandala Pattern », *Philosophy and Culture East and West*, 1962, pp. 594-610 ; « Preface » à Alice Boner, *Principles of composition in Hindu sculpture, cave temple period*, Leiden, Brill, 1962, pp. vii-xii ; « Thousand-Armed Kannon: a Mystery of a Problem ? », *Journal of Indian and Buddhist Studies*, vol. XII (1), 1964, pp. 455-476 ; « Buddhism and World Order », *Daedalus*, vol. 95 (3), 1966, pp. 813-827.

⁴ IDEM, « Vietnam: A Nation Off Balance », *The Yale Review*, vol. XLI (4), Summer 1952, pp. 524-538 ; « Foreword » à Gerald C. Hickey, *Village in Vietnam*, New Haven, Yale University Press, 1965, pp. vii-xii ; « Cultural Backgrounds of Present Problems », *Asia*, vol. 4, Winter 1966, pp. 10-21 ; « Review of Bernard Fall, *Hell in a Very Small Place* », *New York Times Book Review*, 12 février 1967 ; « Review of Bernard Fall, *Ho Chi Minh on Revolution* », *New York Times Book Review*, 12 juillet 1967 ; « Buddhism in Vietnamese History and Society », *Jahrbuch des Südasien-Instituts des Universität Heidelberg*, vol. II, 1967-1968, 1968, pp. 95-115 ; « The Unaccountable Mr. Ho », *The New Journal* (Yale University), 12 mai 1968, p. 9 ; « Interview with Paul Mus », *The New Journal*, vol. 1 (13), 13 mai 1968, pp. 8-14.

socialistes birmane et chinoise (2)⁵. C'est d'ailleurs dans le cadre de cet enseignement que Mus initie plusieurs générations d'étudiants américains à la compréhension des faits asiens, anciens comme contemporains⁶, dont certains continueront à faire connaître son œuvre après sa disparition par des traductions, dans la première moitié des années 1970 (2)⁷. Ce sont ensuite des anthropologues basés en France qui reprendront le flambeau, en éditant deux pièces maîtresses de son œuvre consacrées respectivement au temple du Bayon et au Borobudur, en 1987 puis en 1997⁸.

Un obstacle à l'usage des textes de Mus en terres anglophones fut, sans conteste, la difficulté de sa langue, comme le rappelait John McAlister dans la préface à son adaptation anglaise de *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre*. Adaptation et non pas traduction, puisque la traductrice d'André Gide mandatée pour transposer la prose mussienne en anglais, June Guicharnaud, s'y était justement cassée les dents : « *Mus's style is more complicated than Proust's* »⁹. McAlister en fut quitte pour simplifier la pensée de Mus, ce qui fut certainement la source de nombreux quiproquos chez tous ceux qui n'avaient pas accès au texte original : simplifier Mus est un exercice aussi malaisé que dangereux, tant il est vain de séparer la forme du fond chez un grand auteur, *a fortiori* quand celui-ci associe les qualités d'un puissant écrivain à celles de l'érudition. Le documentaire sur la guerre du Vietnam sorti sur les écrans états-uniens en janvier 1969, *In the Year of the Pig*¹⁰, et dans lequel Mus s'exprime en anglais dans un verbe haut et clair sur sa rencontre avec Ho Chi Minh, a pu d'ailleurs conforter, chez des esprits non avertis, l'impression de conclusions trop vites arrêtées. Pour ceux familiers de ses textes, ils découvraient, à l'inverse, la puissance verbale d'une pensée complexe toujours en mouvement, informée peut-être autant par l'expérience du terrain que par les livres.

Mais la difficulté d'accès au sens n'explique sans doute pas tout. On lira ainsi dans le témoignage qui suit que, concernant les années 1990, c'est en somme le dispositif épistémologique de Cornell et les angles-morts idéologiques sur lesquels il repose

⁵ IDEM, « PREFACE » à Emmanuel Sarkisyanz, *The Buddhist Background of the Burmese Revolution*, The Hague, Nijhoff, 1965, pp. vii-xxii ; « Toward a Chinese View of Descartes. Preface » à François Geoffrey-Dechaume, *China Looks at the World: Eight Letters to T'ang Lin*, London, Faber, 1967, pp. 15-31.

⁶ John McAlister, Harry Benda, David G. Marr, Frances FitzGerald, etc. Quatre témoignages d'anciens étudiants américains de Mus ont été à ce jour publiés : 1) MCALISTER, John T., « Foreword », [in] John T. MCALISTER & Paul MUS, *The Vietnamese and Their Revolution*, New York, Princeton University, Center of International Studies, Harper Torchbooks, 1970, pp. ix-xiv ; 2) FITZGERALD, Frances, « Apprendre de Paul Mus » ; 3) CHANDLER, David P., « Quelques souvenirs de Paul Mus » et 4) WOODWARD, Hiram, « Paul Mus à Yale » tous trois parus dans David P. CHANDLER & Christopher E. GOSCHA (dir.), *L'espace d'un regard : l'Asie de Paul Mus (1902-1969)*, Paris, Les Indes Savantes, 2006, respectivement pp. 57-65, pp. 67-71 et 73-86.

⁷ MCALISTER, J. T. & MUS, P. *The Vietnamese [...]*, op. cit., 1970, 173 p. [adaptation en anglais d'une partie de *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre* (Paris, Seuil, 1952, 379 p.) comprenant également la réédition des articles « Viet Nam: A Nation Off Balance » (loc. cit., 1952) et « The Role of the Village in Vietnamese Politics » (loc. cit., 1949)] ; MUS, P., *India Seen from the East: Indian & Indigenous Cults in Champa*, translated from the French by Ian W. Mabbet and David P. Chandler, Clayton, Monash University Centre of Southeast Asian Studies, Monash papers on Southeast Asia n°3, [1933] 1975, 63 p. ; CHANDLER, D. P., « Review of L'Angle de l'Asie by Paul Mus edited by Serge Thion », *Journal of Asian Studies*, 1982, pp. 886-887.

⁸ MUS, P., « The Iconography of an aniconic art. Edited by Serge Thion », *Res: Anthropology and Aesthetics*, vol. 14, Autumn 1987, pp. 5-26 ; IDEM, *Barabudur: Sketch of a History of Buddhism Based on Archaeological Criticism of the Texts?*, Translated from the French by Alexander MacDonald, New Delhi, Indira Gandhi National Centre for the Arts, [1935] 1997, 386 p. [Traduction de l'introduction du *Barabudur*]

⁹ MCALISTER, J. T., « Foreword », loc. cit., p. xii.

¹⁰ Documentaire de Emile de Antonio daté de 1968, <https://www.dailymotion.com/video/x2zpgbw>.

qui fut défavorable à la redécouverte d'une grande œuvre là où elle aurait pu, justement, éclairer.

*

Paul Mus et le Viêt Nam d'après-guerre vu de Cornell University

(Christophe Robert)

Ce titre souligne l'importance que j'attache aux lectures de Paul Mus entreprises lors de mes études de doctorat à Cornell (1996-2004). Ma thèse en anthropologie socioculturelle, portant sur les « fléaux sociaux » et la question de la jeunesse dans le Saïgon d'après-guerre¹ était clairement située dans les contextes urbains du Saïgon/Ho Chi Minh-Ville des années de l'ouverture (1985-2000). On peut dès lors se demander dans quelle mesure une lecture des questions soulevées par les désastres successifs de la guerre d'Indochine était réellement nécessaire à une recherche ethnographique sur les zones urbaines de Saïgon. Elle l'était pourtant, comme je crois l'avoir montré dans ma thèse, et c'est cet intérêt pour les questions de violence, de guerre, de guérilla et de mobilisation des populations vietnamiennes contre la colonisation, qui m'a orienté vers Paul Mus et qui continue, en retour, d'orienter mon interprétation de ses écrits. Ma recherche ethnographique à Saïgon de janvier 1999 à août 2000 devait ainsi beaucoup aux analyses de Paul Mus.

Aujourd'hui encore, en tant qu'anthropologue résidant à Saïgon/HCM-Ville depuis une douzaine d'années, la guerre du Viêt Nam, ou « guerre américaine » pour les Vietnamiens, et la guerre d'Indochine, ou « guerre française », restent fondamentales pour moi afin de comprendre la société vietnamienne actuelle. Cela a toujours été le cas. Il suffit de parler un peu avec les gens du lieu et d'écouter leurs histoires de vie, de survie, histoires de famille et de disparitions aussi, de ceux qui sont partis en 1978 ou en 1980 en bateau et qu'on n'a jamais revus. Ces fragments d'histoires de vie affleurent vite dans des conversations apparemment anodines – et ces histoires de famille elles-mêmes ont évolué depuis les années 1990, avec le passage des générations.

Les anecdotes et les souvenirs liés aux guerres, contre les Français, contre les Américains, remontent souvent lors de voyages touristiques et de pèlerinages religieux, comme vers Châu Đốc à la frontière cambodgienne ou vers les pagodes de front de mer de Long Hải ou Vũng Tàu. Les médiums et les devins officient dans les ruelles autour des temples. Ils tirent les cartes et interprètent l'avenir pour celles et ceux qui les consultent, le soir, discrètement, après des journées passées à visiter les temples dans les grottes des montagnes environnantes et à parler avec les bonzes du temple dans lequel les pèlerins bouddhistes de passages peuvent passer la nuit dans des locaux spécialement prévus à cet effet. Et dans ces conversations les souvenirs flottent et des faits personnels ou marquants de tel épisode de guerre refont surface momentanément au gré des récits de chacun. À Châu Đốc, en mars

¹ ROBERT, Christophe, *'Social Evils' and the Question of Youth in Post-War Saigon*, Ithaca, Cornell University, 2005, 246 p.

1999, on me montre au loin, de l'autre côté du portail du temple, les hautes ombres anthropomorphes des feuilles de bananiers se balançant doucement dans la nuit. Et on me dit, « il y a des fantômes dans ces arbres ».

Qui dit revenants en vietnamien parle de mort, de la malemort (*chết oan*), et du monde des esprits, de cet « autre monde » (*thế giới khác*) englobant celui des vivants et potentiellement angoissant. Là aussi, il me semble, Paul Mus a son mot à dire, dans sa façon de présenter un idéal-type de l'appartenance des populations vietnamiennes à des lieux conçus comme espaces sociaux, des espaces-temps où les vivants et les morts restent étroitement en contact, au moyen de l'éventail complexe de pratiques rituelles des religions populaires syncrétiques. Ces lieux sont des assemblages symboliques ancrés dans le temps, et peuvent être largement dématérialisés – comme dans l'appartenance et l'attachement au « village natal » de migrants qui n'y retournent jamais ou rarement. On trouve là déjà un élément essentiel de la nostalgie si présente dans la musique, la poésie et la littérature vietnamiennes. (« Nostalgie » n'est pas le terme vietnamien, qui dit, lui, « se souvenir du pays/de la maison »). Il faut insister sur cette notion d'*espace social* qui est à la fois évidente et d'une grande complexité et souplesse théorique, l'espace ici se doublant d'un ancrage temporel et souvent surnaturel, qui seuls lui donnent sens².

Dans l'atmosphère 'cornellienne' d'une fin de conflit

Pour mieux expliquer ceci, car je crois qu'il y a souvent un malentendu entre les historiens et les anthropologues à propos de l'histoire du Viêt Nam contemporain, je vais reprendre rapidement ici quelques éléments de ma démarche intellectuelle mais aussi de l'apprentissage de la recherche et du travail théorique lors d'études de doctorat sur l'Asie du Sud-Est, domaine dans lequel l'expertise de Cornell est reconnue.

Ce travail d'enseignement et d'apprentissage est nourri par les conférences et approches multidisciplinaires des enseignants et chercheurs de Cornell, mais aussi de ceux qui sont de passage au Cornell Southeast Asia Program (SEAP), au Kahin Center for Southeast Asian Studies, et comme professeurs invités dans les instituts de recherche de Cornell et de l'Einaudi Center for International Studies. Dans les années 1990, si on réfléchissait au Viêt Nam ou à l'Asie du Sud-Est dans le contexte des *Southeast Asian Studies* universitaires américaines de l'époque, le contexte prédominant était celui de l'après-guerre. Non qu'il fallût ignorer la guerre, mais au contraire qu'il allait être possible de poser de nouvelles questions à propos de ces conflits. Ou du moins, on pouvait l'espérer et y travailler.

C'est uniquement en 1994 que fut levé l'embargo américain, datant de la fin de la guerre du Viêt Nam en 1975. Cet embargo revanchard visait à bloquer l'accès de la République Socialiste du Viêt Nam aux échanges commerciaux internationaux et à un soutien financier international pour la reconstruction du pays après la guerre. Il était très difficile jusqu'alors de faire des recherches de longue durée sur place, en

² CONDOMINAS, Georges, *L'Espace social. À propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Flammarion, 1980, 542 p. On peut lire une critique des études villageoises et du concept d'espace social sous la plume d'Olivier Tessier dans « Du 'village traditionnel' aux villages : espace social local et mobilité », [in] Gilbert DE TERSSAC et al., *Viêt-Nam en transitions*, Paris, ENS Éditions, 2014, pp. 73-90.

particulier pour des universitaires issus du système américain. Et ces difficultés étaient réelles, ou du moins je l'ai ressenti ainsi à la fin des années 1990 lors de mes premières recherches ethnographiques. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui, peut-être, à quel point ces procédures administratives et bureaucratiques ont été simplifiées depuis la fin des années 2000, grâce à une intensification des échanges culturels dans le cadre d'une réelle et rapide mondialisation de nombreux secteurs de la société vietnamienne.

Au départ, je ne suis pas allé à Cornell pour étudier les guerres ou même faire une recherche ethnographique sur le Saïgon d'après-guerre. Dans mon dossier de candidature, j'avais proposé un projet d'anthropologie historique, alliant une recherche de terrain et archivistique sur les zones frontières du nord-ouest (Tây Bắc) du Viêt Nam actuel. Ces zones montagneuses difficiles d'accès sont depuis longtemps des territoires fluides, lieux de passage pour les échanges commerciaux, et la contrebande de sel, d'opium et d'armes entre le Yunnan, la Chine du Sud et le nord-ouest du Viêt Nam, le nord du Laos et la Thaïlande. Le fameux Triangle d'Or n'est pas loin. Tous vénérables sujets de recherche en études asiatiques.

En 1995, une année avant de commencer mon doctorat à Cornell, j'avais déjà effectué des repérages dans les archives militaires françaises à Vincennes. Je projetais d'approfondir les recherches de Alfred McCoy, dans *The Politics of Heroin* (1972)³, sur le trafic de l'opium pendant la fin de la colonisation française et le rôle des services de renseignement français, puis de leurs homologues sud-vietnamiens et de l'armée de l'air et de la marine de la République du Viêt Nam jusqu'en 1975 (et les débuts du trafic de la French Connection entre Saïgon et Marseille, grâce au milieu corse officiant dans ces deux villes).

Au vu de quelques aperçus journalistiques et de quelques rapides rapports d'organisations non-gouvernementales – ainsi que de toute la théorie sociologique des expériences de guerre et de réconciliation, et de reconstruction post-conflit (y compris dans les œuvres de fiction) – il était évident que les questions de pauvreté, de migration, de criminalité, d'addiction à l'opium ou à l'héroïne, et ceux du fameux « secteur informel » (si essentiel pendant les guerres) étaient liés. Il me semblait aussi que ces problèmes étaient plus aigus en milieu urbain, peu étudié et mal compris sociologiquement au Viêt Nam. Ces problèmes étaient bien connus et abondamment discutés, dans les médias officiels et dans les conversations quotidiennes, dans les paniques morales à propos de l'immense métropole du Saïgon d'après-guerre, mais aussi à Hanoi où les problèmes d'addiction à l'héroïne des anciens soldats *bộ đội* de l'infanterie vietnamienne étaient de notoriété publique mais tus dans les communications officielles.

Un exemple parmi tant d'autres du travail nécessaire de conceptualisation des ramifications de son travail – en particulier pour l'enseignement et la publication – afin d'obtenir des financements pour sa recherche dans le contexte américain. Très vite, il faut écrire de véritables projets de recherche ethnographique, multidisciplinaires, et souvent étalés sur plusieurs années, afin d'obtenir des financements pour sa recherche dite « de terrain » en anthropologie. Ces projets

³ McCoy, Alfred W., *The Politics of Heroin: CIA Complicity in the Global Drug Trade*, New York, Lawrence Hill Books, 1991 [1972], 636 p.

sont soumis à des *reviewers* (membres éminents de la profession) par les administrations fédérales (tels que le programme Fulbright-Hays du Département de l'Éducation, le Social Science Research Council ou la National Science Foundation) ou les organismes privés (Wenner-Gren Foundation). D'où l'importance essentielle d'un travail conceptuel, théorique et méthodologique solide pour pouvoir espérer obtenir un financement pour la recherche de terrain, sans lequel les études de doctorat se terminent, sans remise de diplôme.

À mon arrivée à Cornell en 1996, le professeur Thomas Kirsch, anthropologue spécialiste des minorités ethniques des hautes régions sud-est asiatiques me conseilla rapidement d'éviter un « premier terrain » si difficile qui, selon lui, comprenait de réels risques pour ma sécurité ainsi que pour l'encadrement de ma recherche sur place. Ces régions frontalières sous étroit contrôle militaire étaient en proie dans les années 1990 à des soulèvements des minorités ethniques pour des raisons politiques et religieuses. Et sur des questions telles que la criminalité, la contrebande ou le trafic de drogue, extrêmement sensibles au Viêt Nam et dans toute l'ASEAN, se profile vite la corruption des élites politiques, militaires et policières, et celle des milieux d'affaires de la région. Cela faisait depuis le début des années 1990 que je préparais cette recherche sur les zones frontalières des hautes régions du nord-ouest du Viêt Nam, zones stratégiques pour le contrôle des transports d'armes et de troupes, comme on le vit pendant la guerre d'Indochine ou sur la piste Ho Chi Minh pendant la guerre américaine. Il fallait tout revoir.

Le recours à Mus entre Sociologie d'une guerre et Planète Viêt-Nam

Mus m'y aida. J'avais découvert Paul Mus au cours de mes lectures pour approfondir mes premières réflexions sur la violence de ces conflits, leurs répercussions après-coup et leurs effets dans la société vietnamienne contemporaine d'après-guerre. Devant modifier complètement mon projet de thèse, je décidais de me concentrer sur les questions urbaines au Sud, où la Libération de Saïgon, le 30 avril 1975, marquait pour la population une tout autre date dans l'histoire des années à venir que pour les soldats qui entraient dans la ville ou pour les élites politiques de Hanoi et les habitants du Nord.

Pour ces premières recherches lors de séminaires de Master puis de doctorat, j'avais choisi d'analyser les tentatives françaises lors de la guerre d'Indochine pour comprendre et théoriser la « guerre populaire ». Il s'agissait déjà à l'époque pour les Français de mieux cerner les méthodes et fonctionnements de la guérilla, et ses relais dans la population, afin d'appliquer des méthodes militaires et politiques de contre-insurrection. Le terme de « contre-insurrection » lui-même indique bien le flou conceptuel autour de ces questions. Les Britanniques faisaient les mêmes tentatives pour tenter de juguler un mouvement anticolonial armé en Malaisie. Cette recherche me semblait importante car on savait que ces mêmes questions avaient pris une dimension essentielle par la suite pendant la guerre américaine. Et cela souleva des débats sur l'éthique des sciences humaines et l'utilisation de leurs méthodes et conclusions dans le cadre d'opérations souvent brutales et contre-productives de *counter-insurgency*. Pendant la guerre du Viêt Nam, les polémiques concernèrent en particulier l'utilisation de chercheurs de terrain pour le Projet Camelot de contre-insurrection en Thaïlande ou les recherches sociologiques de la

RAND Corporation sur les communautés rurales du delta du Mékong ou des hautes terres du centre-Viêt Nam. Problèmes éthiques fondamentaux déjà soulevés par Georges Condominas dans son discours plénier à la conférence annuelle de l'American Anthropological Association en 1972 et son plaidoyer pour la protection des minorités ethniques prises en étau lors des bombardements et des opérations militaires des forces spéciales américaines dans les hautes terres du centre-Viêt Nam⁴.

Je ne lisais pas seulement Paul Mus. Bernard Fall, Jean Chesneaux, Georges Boudarel, puis Daniel Hémerly et Pierre Brocheux, analysaient eux aussi les structures sociales et politiques, les ressources culturelles (épopées, mythes, romans, héros et héroïnes nationaux) mobilisées y compris dans l'éducation et les campagnes d'alphabétisation : les questions restaient centrées sur l'immense travail de traduction de programmes révolutionnaires communistes en slogans permettant le ralliement ou le soutien tacite ou actif des populations rurales. Ce qui m'intéressait surtout c'était de tenter de comprendre l'immense travail d'organisation politique et d'ingénierie sociale pour effectivement parvenir à organiser et soutenir sur le temps long une résistance armée, ancrée dans la population, sur tout le territoire.

Dans *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre* (1952)⁵, Paul Mus tente d'expliquer l'inexplicable, ou du moins l'inexplicable aux yeux de la plupart de ses compatriotes de l'époque, et pas uniquement en métropole. Mus présente une analyse sociale et culturelle pour expliquer les échecs répétés des forces françaises contre un ennemi réputé « invisible », beaucoup plus redoutable et efficace que ce que prédisaient les ministères, les états-majors et l'opinion. Il tentait justement, en miroir, de présenter une analyse de ce conflit pour l'indépendance, vu par les Vietnamiens, et il montrait comment cette guerre dépassait largement le seul conflit militaire. En ce sens, l'importance de Mus vient, pour moi, de son insistance sur la structure dialogique en regard, avec sa mise en abyme inévitable, de toute recherche historique et sociale valable. « Sociologie d'une guerre » : Mus avait bien pressenti que la seule explication militaire, ou celle de la haute politique des cabinets ministériels, expliquait en fait très peu – comme on le voyait bien sur le terrain (et cela fut d'autant plus vrai pendant la guerre américaine). Pour Mus, il fallait partir sur d'autres bases de réflexion pour tenter de percer un « mystère », celui de cet ennemi soi-disant « invisible » et qui savait se servir de cette « invisibilité » dans la guerre psychologique qui l'opposait à ses ennemis. Une perspective qu'on peut qualifier d'anthropologique : ce qui ne fait pas sens vu de l'extérieur sera compréhensible de l'intérieur pour ses acteurs sociaux dans leurs diverses interprétations locales de tel fait ou événement. Si l'on prend le temps, avec humilité, d'analyser en détail et de comprendre les paroles, les discours, les pratiques de ces « autres » *a priori* souvent considérés par ethnocentrisme comme « non civilisés », l'on parvient aussi à les interpréter comme porteurs de sens.

Mus posait frontalement la question de la colonisation et le masque tombait : il fallait regarder aussi le travail « civilisateur » des populations vietnamiennes sur

⁴ CONDOMINAS, G., « L'éthique et le confort. Le point de vue d'un ethnographe sur sa profession » et « Quelques aspects de la recherche ethnologique et sociologique en Asie du Sud-Est continentale » [in] *L'espace social* [...], *op. cit.*, respectivement pp. 97-121, et pp. 139-147.

⁵ MUS, Paul, *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952, 379 p.

leurs territoires, et comprendre ces éléments culturels dans leur contexte historique sur la longue durée, pour commencer d'envisager comment les Vietnamiens eux-mêmes pouvaient concevoir leur propre avenir et sur quelles bases. On était loin de l'image de quelques « meneurs » nord-vietnamiens, « à la solde de Moscou » (ou de Pékin) – erreur courante qu'il fustige dans *Sociologie d'une guerre*. Non, il fallait reprendre (toute) l'analyse de la société vietnamienne, et là, on comprendrait mieux cette guerre. Il me semble que l'on devrait continuer à écouter ce Paul Mus-là.

Ce livre, ainsi que *Planète Viêt-Nam*⁶, m'accompagne depuis mes études à Cornell. Pourquoi cet attachement à Mus, alors qu'il était peu lu à cette époque-là dans le milieu des études universitaires américaines sur l'Asie du Sud-Est en cette période de « mondialisation » ? Peu lu, car non traduit, ses ouvrages n'étant pas disponibles en anglais. Mus était peu lu aussi car on l'associait, à tort à mon avis, avec une lecture dite « gauchiste » ou « marxiste » de la guerre du Viêt Nam. Le malentendu vient du seul livre de Mus réellement connu aux États-Unis à l'époque, *The Vietnamese and Their Revolution* (1970)⁷, un ouvrage écrit avec John McAlister. On associe à tort Mus à l'ouvrage de Frances Fitzgerald, *Fire in the Lake*⁸, et on fait un amalgame inopportun entre ces deux auteurs et leur argumentation. Je me suis souvent demandé quant à moi quelle était la part de McAlister dans la « traduction » de la réflexion de Mus pour un public américain dans cet ouvrage posthume qui reprend largement certains passages de *Sociologie d'une guerre*.

Cette nouvelle génération d'universitaires américains, nés après 1975 ou trop jeunes pour se souvenir de la guerre du Viêt Nam, ou y avoir participé, remettait en question les analyses hâtives de la « guerre populaire » et des révolutions paysannes. On considérait nombre d'auteurs – et par exemple les dizaines de journalistes américains ayant écrit sur le Viêt Nam et la guerre américaine – comme n'étant pas des « spécialistes » (universitaires) du Viêt Nam, ne parlant pas le vietnamien et n'utilisant pas de sources vietnamiennes, et en général aussi sans expérience de terrain au Viêt Nam même.

D'insister sur l'apprentissage sérieux des langues locales, et sur l'importance de la documentation en langue vernaculaire, ne justifie pas pour autant d'écarter par principe toute une série d'auteurs et d'analyses. Il me semble au contraire essentiel de relire les analyses classiques, y compris coloniales, maintenant considérées caduques ou « dépassées » pour retracer les généalogies de ces histoires des idées ou des systèmes de pensée qui ont drainé nos disciplines et la manière dont nous conceptualisons nos propres questions dans leur sillage.

Ce qu'a très bien vu Paul Mus, c'était justement l'importance de ces assemblages étranges qu'on appelle culture ou société, qu'on appelle adaptation à un environnement particulier, qu'on appelle vie quotidienne et ses aléas et mutations

⁶ IDEM, *Planète Viêt-Nam. Petite sociologie visuelle*. Édition établie par Serge Thion, Paris, Arma Artis, 1988, 148 p.

⁷ McALISTER, John T. & MUS, Paul, *The Vietnamese and Their Revolution*, New York, Harper and Row, 1970, 173 p.

⁸ FITZGERALD, Frances, *Fire in the Lake: The Vietnamese and the Americans in Vietnam*, Boston, Little Brown and Company, 1972, 491 p.

rapides, et qu'on aurait tort de minorer tant ils mettent en relation des termes de l'analyse qu'on peinerait à expliquer autrement.

Au début de *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre*, Mus pose la question centrale qui le préoccupe et qui continue de nous préoccuper tous plus ou moins si nous travaillons sur le Viêt Nam moderne.

Qu'y avait-il donc dans le Viêt-Nam des rizières, même amputé de toute centralisation administrative et industrielle, qui ne se soit point laissé réduire ? [...]

[...] On ne peut suivre une telle partie sans la replacer sur l'échiquier véritable. Cette expression, en l'espèce, a d'ailleurs une application directe : c'est bien ainsi que s'offre à nous le réseau compartimenté des rizières (p. 14).

Certes, on a pu reprocher à Mus une réification de certains aspects de la géographie humaine (le village) ou de la culture vietnamiennes (par exemple, le mandat du ciel). Mais une lecture attentive de ses textes permet de mieux comprendre sa démarche et son analyse de la culture et de la société vietnamiennes, prises dans une série accélérée de mutations politiques et économiques depuis la colonisation française des années 1850.

Tout d'abord, plus que par « le » village – de toute façon déjà enchâssé dans un environnement naturel et surnaturel plus large qui le définit comme lieu particulier – Mus commence par « le réseau compartimenté des rizières » (p. 14). Les « compartiments » évoquent les « casiers » rizicoles des travaux de géographie humaine de Pierre Gourou sur la paysannerie vietnamienne⁹, travaux dont s'inspire Mus. Les rizières se présentent effectivement de loin (ou depuis les airs) comme une mosaïque de parcelles compartimentées séparées entre elles par des diguettes qui servent aussi de voies d'accès et de chemins vicinaux.

Mais regardons les rizières comme le feraient les habitants du lieu. Et comme le dit bien Paul Mus, ces habitants mettraient ces parcelles en réseau. Une parcelle seule, isolée des autres et sans eau, serait improductive. La circulation de l'eau, régulière et coordonnée, répartie entre toutes les parcelles sur un territoire donné : cela requiert *a minima* une organisation complexe des flux de l'eau en fonction des pluies, des saisons et des récoltes – et des besoins de multiples utilisateurs. Mise en réseau qui n'est pas uniquement technique pour s'assurer que les digues et les canaux d'irrigation sont entretenus et fonctionnent correctement : cela requiert aussi une organisation collective de type politique pour coopérer et s'assurer, par réseaux clientélistes et administratifs, mais aussi coutumiers, du bon fonctionnement des systèmes d'irrigation au sein des différents villages de bassins alimentés par les mêmes cours d'eaux.

Mus parle bien « du » village au singulier, en fonction des grands axes de sa réflexion, mais il évoque en fait la complexité et la multiplicité des communautés agraires. L'exemple des rizières est éloquent à ce sujet. La formule est poétique, évoquant des « compartiments » que l'on peut interpréter symboliquement sur le registre domestique de l'habitation familiale : chaque exploitation familiale abritant un microcosme particulier, adapté aux conditions locales par la culture

⁹ GOUROU, Pierre, *Les paysans du Delta Tonkinois. Étude de géographie humaine*, Paris, Les Éditions d'Art et d'histoire, 1936, 666 p.

extensive de vergers, l'apport d'élevage de canards, de volailles, de porcs, et de bassins de pisciculture dans les canaux et biefs d'irrigation, avec des palmiers renforçant les digues et des bambous pour matériau de construction. Mais ces « compartiments » économiques familiaux ne sont pas clos et isolés. Tout nécessite l'échange de travail et l'entraide entre les diverses familles du lieu : les travaux de récolte et de commercialisation de sa production agricole, ceux de construction ou de réparations des maisons, les rites annuels des pagodes bouddhistes et des maisons communales (*dinh*), les rites commémoratifs des anniversaires des décès, et le culte des esprits tutélaires du lieu et de ceux des lignées de parentèles locales. En outre, les cérémonies religieuses, les échanges commerciaux, marchés, foires et festivals, et les mariages et parentèles disséminées intégraient les villages dans des circuits régionaux plus larges. La période coloniale, comme le souligne Mus, ne fit qu'accélérer les mutations de ces systèmes sociaux, et entraîner la disparition de certains – tels les examens mandarinaux du pouvoir dynastique ; ou à l'échelon villageois l'interdiction de rites de fertilité agricole où les figurines de vulves et de phallus exhibés dans les processions avaient choqué les administrateurs coloniaux. Je ne prends pas ces exemples au hasard. Dans les deux cas, élites nationales et locales, gens d'en haut et gens d'en bas, se retrouvaient confrontés à un fait social majeur, la dépossession et la perte du pouvoir au profit des colonisateurs.

On le voit, « le village » pour Mus fait partie d'ensembles et d'assemblages beaucoup plus larges et complexes. On le voit bien aussi dans ses analyses des systèmes politiques vietnamiens. On a pu, à ce propos, le critiquer pour un usage réifié de la notion de « mandat du ciel ». Cependant, Mus analyse là un principe politique vietnamien parmi d'autres dans la constellation des théories et pratiques politiques connues historiquement au Viêt Nam, et ayant donc subi une longue évolution – que nous pouvons à notre tour étudier. D'ailleurs, quand il évoque le « paysage ethnologique du conflit », il examine comment le régime colonial français avait remis en question les pouvoirs étendus des potentats et notables locaux, notamment au sein des conseils des notables chargés d'administrer les villages. Par là-même, ces notables faisaient le lien, mais aussi écran, entre le pouvoir dynastique ou central, lointain, et les villages. Ils ménageaient ainsi une relative autonomie à la communauté en question. L'analyse politique est fine et remarquablement transposable, y compris jusqu'à aujourd'hui quand on voit les importants conflits fonciers et scandales financiers autour de la corruption politique qui secouent régulièrement le Viêt Nam. Les terres agricoles trop souvent spoliées sont un enjeu récurrent de ces conflits locaux qui posent un réel problème politique aux autorités.

En le lisant trop vite, comme c'était souvent le cas aux États-Unis dans les années 1990, on pourrait croire que Mus fétichise la fameuse « haie de bambous » cernant son village et formant une partie de son identité – image qui ne fonctionne bien qu'au Nord, dans le Delta du Fleuve Rouge. Mais, et c'est un point absolument essentiel pour la recherche actuelle qui se focalise en particulier sur le Delta du Mékong, les analyses de Mus sont suffisamment souples pour lui permettre d'analyser « l'Ouest cochinchinois ». Et là que dit-il ? Il s'agit de territoires récemment « mis en valeur » pendant la période coloniale (à la sueur du front des travailleurs vietnamiens, rappelle d'ailleurs Mus) pour la culture intensive et l'export du riz. Vues du ciel, de longues rangées de maisons se faisant face le long

de la route et de la digue rectiligne : cela correspond plus réellement au type des villages du Delta du Mékong, dans une typologie multiforme. Pour Mus, la paupérisation d'une population de métayers pauvres, sans terres, a été renforcée ou mise en place par le système colonial¹⁰. Ici, Mus annonce les analyses de Pierre Brocheux sur le Delta, sans pour autant être lui-même marxisant¹¹. Mus indique d'ailleurs, dans ce contexte, comment on pourrait penser ou repenser la question épineuse des conflits religieux et sectaires dans le Delta du Mékong : non comme la « folie » d'illuminés mais comme des mouvements millénaristes proposant de nouvelles théodicées, une nouvelle lecture du temps et des « interrègnes du destin »¹², et des avenir radieux sous la direction de nouveaux « entrepreneurs religieux » qui au besoin armeraient leurs mouvements pour protéger leurs intérêts et ceux de leurs coreligionnaires.

Pour un anthropologue, Mus analyse là tout simplement, en passant, l'émergence de nouveaux mouvements religieux millénaristes, dans un contexte politique et économique colonial cataclysmique, en particulier au sortir de la crise financière mondiale de 1929. Il est important, je crois, de noter que ceci ne constitue en aucun cas une spécificité vietnamienne. Depuis la fin du XIX^e siècle, et les premiers soubresauts de la Ghost Dance amérindienne si lucidement analysés dès 1896 par James Mooney¹³, l'anthropologie sociale a rendu compte en détail des mouvements religieux millénaristes émergeant de par le monde lors de crises économiques et sociales provoquées par des processus brutaux de colonisation et de dépossession. Sur ce sujet comme sur bien d'autres, Mus fait figure de précurseur, puisque ces questions, toujours actuelles, forment la trame du remarquable travail de Pascal Bourdeaux sur le bouddhisme *Hoà Hào*¹⁴, par exemple.

Des questionnements lancinants

Pour moi, il y avait toujours ce questionnement lancinant, et resté encore sans réponse en ces années post-1994 où l'on espérait qu'il serait à nouveau possible de faire des recherches de « terrain » sur place au Viêt Nam. Il me semblait qu'on comprenait toujours très mal la vie de tous les jours, le quotidien étrange de ces conflits qui étaient souvent intensément localisés et qui avaient laissé la grande ville de Saigon exempte de combats violents, sauf pendant les attaques-choc de l'offensive du Têt en 1968 et un assaut-suicide contre l'ambassade américaine.

La sociologie restait et reste encore à écrire d'une guerre vécue de loin, depuis la relative sécurité de Saigon ou des grandes villes du Sud, et connue de près par l'intermédiaire de ceux qui, combattants ou civils, se trouvaient dans les zones où sévissaient les combats et les racontaient à leur retour¹⁵.

¹⁰ MUS, P., *Viêt-Nam [...]*, *op. cit.*, chap. 17, « Contraste de structure : Politique d'un sol », pp. 242-246.

¹¹ BROCHEUX, Pierre, *The Mekong Delta: Ecology, Economy, and Revolution, 1860-1960*, Madison, Center for Southeast Asian Studies, University of Wisconsin-Madison, 1995, xix-269 p.

¹² MUS, P., *Viêt-Nam [...]*, *op. cit.*, p. 244.

¹³ MOONEY, James, *The Ghost Dance and the Sioux Outbreak of 1890*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1991 [1896], 483 p.

¹⁴ BOURDEAUX, Pascal, *Bouddhisme Hoà Hào, d'un royaume l'autre : religion et révolution au Sud Viêt Nam (1935-1955)*, Paris, Les Indes Savantes, 2022, 475 p.

¹⁵ Ceci est la trame du roman de la romancière sud-vietnamienne Nhã Ca, *Les canons tonnent la nuit*, Arles, Picquier, 1997, 129 p. Cet ouvrage fut initialement publié en vietnamien à Saigon en 1966.

Et que furent les vies quotidiennes au Sud du Viêt Nam à partir du 1^{er} mai 1975 ? Comment se vécurent la fin de la guerre, le retour à la paix, les changements politiques importants et rapides mis en place par le nouveau régime ? Et les marchés, l'approvisionnement, les problèmes d'emploi et d'inflation galopante ? Et les écoliers et étudiants, qu'allait-on leur enseigner, maintenant ? Et, en plus de l'éducation, comment réorganiser la santé et la médecine à tous les échelons, jusque dans les campagnes ? Et tous les fonctionnaires, soldats et policiers de « l'ancien régime », qu'en faire ? Quelles seraient les relations futures entre les campagnes et les villes, suite à la réorganisation de l'économie et la collectivisation de l'agriculture (rapidement abandonnée dans le Sud du Viêt Nam d'ailleurs) ?

Je pressentais à l'époque la complexité de ces questions. Et pourtant mes questionnements théoriques depuis Cornell restaient bien en deçà des difficultés évidentes de communication (et le verrouillage officiel) sur ces questions que j'allais rencontrer par la suite à Saigon, où le silence régnait sur ces souvenirs amers. Mais l'oubli ne se décrète pas aussi facilement : le pouvoir vietnamien faisait toujours dans les années 1990 et 2000 une utilisation politique intensive du souvenir officiel et des commémorations des guerres d'indépendance victorieuses contre la France et contre les États-Unis. Cela créait au quotidien des décalages et des fêlures qui entretenaient des silences pesants : les expériences des familles du Sud associées avec les Américains ou les civils et militaires de la République du Viêt Nam ne pouvaient être mentionnées, sauf sur le registre du mépris et de la méfiance envers des traîtres. Il ne s'agit en aucun cas d'une réconciliation nationale, mais d'une stratégie gouvernementale où le nationalisme officiel fait, comme dans chaque pays, l'impasse sur des pans entiers des aspects réels de l'histoire au profit d'une historiographie d'État. Un nouvel état-nation, indépendant depuis 1975 après des conflits armés de longue durée, et qui mise sur le passage des générations et l'oubli dans la vie quotidienne pour asseoir son pouvoir politique sur une réorganisation fondamentale de la société d'après-guerre, et sur des années de réformes et de décollage économique.

On n'en savait guère sur ces expériences sauf par les témoignages de *boat-people* et d'opposants au régime vietnamien, en particulier dans les communautés diasporiques vietnamiennes aux États-Unis, farouchement anti-communistes. Sur la vie quotidienne des gens de Saigon, de ceux qui étaient restés au Viêt Nam après la fin de la guerre, on en savait très peu dans les années 1990.

Au rythme des Brownbag Talks

Mes lectures de Paul Mus s'inscrivaient dans ces ensembles de questions et les recherches en bibliothèque que je leur consacrais à Cornell, et ceci bien avant de pouvoir mener une recherche ethnographique sur place à Saigon. Je ne peux qu'esquisser trop rapidement ici l'atmosphère particulière des études sud-est asiatiques à Cornell en cette fin de siècle. Tous les jeudis midi ou presque, dans la salle principale du Kahin Center for Southeast Asian Studies, dans la fameuse série des « Brownbag Talks » de Cornell SEAP (où chacun peut venir grignoter son sandwich dans son traditionnel papier d'emballage marron), les spécialistes de l'Asie du Sud-Est du monde entier, et les professeurs de Cornell, sont invités à venir présenter leurs recherches et ce, depuis des décennies.

C'est là aussi que l'on vit les hommages rendus au professeur George Kahin après son décès. Le Centre sur l'Asie du Sud-Est du SEAP de Cornell avait été renommé en son honneur. Kahin avait, pour une grande part, contribué depuis les années 1960 à construire et faire rayonner les études sur l'Asie du Sud-Est à Cornell, en particulier par l'intermédiaire de l'enseignement des langues de la région (indonésien, birman, khmer, tagalog, thaï, vietnamien, en plus du chinois et du japonais enseignés dans le Département d'Études Asiatiques). L'apprentissage des langues comme fondation essentielle de toute recherche universitaire sur des cultures étrangères : un principe incontournable de Cornell. Tout comme l'importance de remarquables ressources bibliothécaires et archivistiques. D'où un immense travail de collecte de documents, y compris audiovisuels, de livres et périodiques, dès les années 1950, en particulier grâce à John Echols qui constitua l'important fond de l'Echols Collection de Kroch Library, la bibliothèque spécialisée en études asiatiques de l'imposante Olin Library, bâtiment moderne et centre névralgique du campus.

Les collections en français sur l'Indochine coloniale sont remarquables, tout comme le travail de conservation des archives, des imprimés, images, films et enregistrements du Saïgon « américain » et de la République du Viêt Nam entre 1955 et 1975. Je dis souvent que la RVN est préservée dans les sous-sols de la Kroch Library, à Cornell.

Dans ce Cornell des années 1990, les nouvelles approches de la recherche sur le Viêt Nam et sur l'Asie étaient en partie liées à des faits de conjoncture. La curiosité, le « refoulé » de ces déchirures politiques et morts violentes des guerres du Viêt Nam et d'Indochine – tout ceci ressortait implicitement dans les questionnements et les approches théoriques d'une nouvelle génération de chercheurs universitaires dans des années 1990 marquées (aux États-Unis) par la fin de la guerre froide et par l'avènement d'un capitalisme néolibéral mondialisé, connu plus simplement sous le nom de « *globalization* ». L'année 1994 marquant la levée de l'embargo économique états-unien sur le Viêt Nam était celle aussi de la signature des accords de libre-échange du North American Free Trade Agreement (NAFTA), entre les États-Unis, le Mexique et le Canada.

Nouvelles générations, nouvelles questions ?

Cette vision nouvelle d'un Viêt Nam et d'une Asie *d'après* la guerre froide, *d'après* la guerre américaine, nous indiquait bien, en tant que jeunes chercheurs, à quel point les études vietnamiennes avaient pris du retard, ne serait-ce qu'au niveau des monographies et textes fondateurs pour enseigner l'histoire et la sociologie de la région. C'était d'autant plus le cas à l'époque pour les ouvrages en langue anglaise. C'est frappant si l'on compare avec les remarquables travaux en sciences humaines sur l'Indonésie, la Thaïlande, la Malaisie et les Philippines depuis les années 1950 et 1960, par exemple. Je passais beaucoup de temps à lire les sources françaises et les travaux d'histoire, y compris concernant la période coloniale, car je trouvais si peu de travaux récents solides sur le Viêt Nam d'après-guerre. Manquaient les plus élémentaires données et analyses sur les transitions urbaines et la migration, sur les zones rurales et les hautes terres où résident les minorités ethniques, sur l'éducation et les problèmes sociaux de la jeunesse, sur la famille et les parentèles

et leurs mutations, sur les pratiques religieuses, et la vie économique et sociale. Et ainsi de suite. Cette sensation étrange d'aller de l'avant dans l'inconnu était tempérée par cette masse de documents plus anciens, souvent écrits en français et délaissés par mes collègues doctorants. Cela ne faisait que renforcer ma propre sensation de décalage par rapport à l'émergence d'un « nouveau Viêt Nam » dans la recherche universitaire américaine.

La littérature vietnamienne, de plus, me semblait corroborer en de nombreux points les études de Mus, sur l'impôt injuste, les prêts usuriers, l'endettement et la misère rurale, l'anomie coloniale et le départ à la ville – ou sur les terribles séquelles de la guerre chez les anciens soldats et dans toute la société vietnamienne. Je pense en particulier aux romans et nouvelles de Bảo Ninh, de Dương Thu Hương, de Phạm Thị Hoài, de Nguyễn Huy Thiệp ou de Nguyễn Ngọc Tư pour ne citer que les auteurs d'après-guerre les plus connus et traduits en anglais et en français. Les réflexions de Mus sur les rizières, les villages et leurs habitants, et leurs relations à de multiples espaces-temps et symboliques de l'échange, du don et de la dette, des obligations de la parentèle, et des relations avec le surnaturel, avec les mondes des divinités et des esprits tutélaires, des revenants et des morts, trouvent des échos dans les écrits de reportage, de sociologie historique et les nouvelles de Sơn Nam, qui décrit si finement la culture et la « civilisation des vergers » du Delta du Mékong. Et une brassée d'auteurs nord-vietnamiens, tels que Tô Hoài, Hồ Anh Thái ou Tạ Duy Anh, font écho aux propos de Mus sur les rizières et villages (et haies de bambou !) du Nord.

Quant à moi, il me semblait que pour commencer à faire sens du Saigon d'après-guerre, il y avait aussi beaucoup à apprendre des travaux des années 1980 et 1990 sur les réformes et les transitions communistes, puis post-socialistes en Europe de l'Est, Russie ou Chine (sans faire d'amalgame). Parallèlement, j'étudiais des travaux historiques et sociologiques adjacents sur les questions de mémoire, des rituels officiels et privés de commémoration, et sur les transitions post-conflits et les questions politiques de réconciliation, officielles ou non. Mais plus largement, et là j'en viens à une réelle critique des études vietnamiennes américaines actuelles – histoire et anthropologie (ou analyse sociologique) confondues – une lacune essentielle vient souvent des faiblesses de l'analyse politique. Je parle là de théorie politique, ou de philosophie politique si l'on préfère. Je prendrai rapidement un exemple parmi d'autres, celui de la révolution, terme multivalent, comme événement historique, comme concept, comme fondement politique de nombreux régimes politiques modernes, *e. g.* Angleterre, États-Unis, France, URSS, Chine Populaire. Et Viêt Nam bien sûr. Mais de quoi parle-t-on, exactement dans le cadre vietnamien ? De quoi parle-t-on en tant qu'historien quand on cherche à comprendre la soi-disant « première » guerre du Viêt Nam, titre très problématique d'un ouvrage récent de Shawn McHale à propos de la guerre d'Indochine au Sud¹⁶, mais dans lequel on ne trouve aucune discussion des grands textes théoriques concernant le concept de révolution (tels que ceux d'Hannah Arendt, par exemple) ? Les immenses questions du pouvoir dynastique, du

¹⁶ MCHALE, Shawn F., *The First Vietnam War: Violence, Sovereignty, and the Fracture of the South, 1945-1956*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, 317 p.

nationalisme, sont congédiées rapidement mais approximativement, sans critique conceptuelle convaincante, ni des positions de l'auteur ni de celles qu'il récuse.

Devant la multiplicité des fragments d'archives – comparable au simple niveau de la prolifération rhizomique et d'apparence chaotique aux bribes permanentes de conversation comme substance et musique de fond de la vie quotidienne – seul, à mon avis, le maniement prudent de concepts solides, étayés mais souples, et une conscience aiguë des généalogies des systèmes de pensée dans lesquels nous travaillons, en particulier au contact d'autres formes de société et de culture, permet d'ordonner ces chaos apparents en discours. C'était après tout le « chaos », soi-disant incompréhensible, de la politique locale vietnamienne que les Français puis les Américains avaient eu apparemment tant de mal à conceptualiser, à comprendre afin de la combattre, de la neutraliser ou de l'instrumentaliser. Il me semble qu'un travail théorique solide sur le clientélisme politique vietnamien – approche éminemment sociologique – permettrait aujourd'hui, ne serait-ce qu'en se servant des travaux existants, de proposer de nouveaux axes de recherche que je ne vois point apparaître actuellement dans les études historiques américaines sur le Viêt Nam.

J'ai parlé d'un certain malentendu entre les historiens et les anthropologues travaillant sur le Viêt Nam contemporain. J'en ai évoqué rapidement quelques aspects saillants, qui ont trait à mon avis à la nécessité d'une analyse sociologique, historique et politique, et d'un travail conceptuel soutenu (et là je pense en particulier à l'histoire des concepts et la réflexion historiographique de R. Koselleck¹⁷). Ce travail conceptuel, on peut le critiquer. On l'a d'ailleurs critiqué dans la réception de Paul Mus, ou le fait qu'on a pu réduire son travail à des raccourcis assez caricaturaux aux États-Unis – avant les travaux plus récents réunis dans le volume consacré à Mus, sous la direction de David Chandler et Christopher Goscha¹⁸.

Mais quand Mus parle de village(s), du réseau complexe des rizières et cours d'eau, des routes vietnamiennes qui font une coupure saillante entre un mince ruban macadamisé et un territoire diffus, complexe, inconnu, souvent angoissant, tout autour (du moins vu ainsi depuis un véhicule moteur isolé sur une route elle aussi isolée en temps de guerre), il évoque les substrats culturels et quotidiens de la vie de ces personnes dont certaines continueront de courber l'échine tandis que d'autres décideront de résister ou de combattre. Et c'est là que la réflexion actuelle achoppe souvent. Par des questions théoriques et conceptuelles survolées ou évacuées alors qu'elles permettraient de poser de nouveaux problèmes, de proposer de nouvelles approches et de créer de nouveaux objets de réflexion.

Je considère mon approche du Viêt Nam contemporain comme relevant d'une histoire du temps présent et non pas comme une perspective disciplinaire isolée dans son compartiment étanche. Lors de leur recherche ethnographique, les

¹⁷ KOSELLECK, Reinhart, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps*, Traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Editions de l'EHESS, [1979] 1990, 334 p.

¹⁸ CHANDLER, D. P. & GOSCHA, Ch. E. (dir.), *op. cit.* Une partie des actes de ce colloque tenu à Lyon en mai 2004 a été traduite en anglais et est donc accessible aux universitaires américains non francophones : v. *IDEM*, « Forum. Paul Mus » dans *Journal of Vietnamese Studies*, vol. 4 (1), Winter 2009, pp. 144-239, avec les contributions de David P. Chandler, Susan Baily et Agathe Larcher-Goscha ; et GOSCHA, Ch. E., « 'So What Did You Learn from War?' Violent Decolonization and Paul Mus's Search for Humanity », *South East Asia Research*, vol. 20 (4), 2012, pp. 569-593.

anthropologues seront au contact, certainement plus que les historiens travaillant sur les archives, avec la vie quotidienne de nombreuses personnes ayant vécu et participé à la guerre. Ces personnes partageront les expériences marquantes de l'arc narratif de leur vie au moment même où elles évoquent leurs souvenirs en les relayant au réel partagé avec un interlocuteur étranger, qui les écoute dans leur langue et va leur poser peu de questions, pour les laisser, eux, mener la conversation. Je pense à une sociologie de la guerre – des guerres de longue durée et de l'hécatombe dans les populations civiles, des silences officiels et privés sur les séquelles de la guerre, des espoirs placés en l'oubli et les nouvelles générations, qui elles cherchent aujourd'hui à mieux comprendre ces silences et ces amnésies. Cette sociologie d'un après-guerre reste à écrire.

⌘ Événement. Numéro spécial de la revue *Péninsule* dédié à Paul Mus : *‘Ce que porte le sol asien’*.

Sommaire prévisionnel

Société des Amis de Paul Mus, *Introduction*

Raphaël Rousseleau (Université de Lausanne, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud), *L'axe cosmique' comme « principe » civilisationnel chez Paul Mus, entre morphologie culturelle, esthétique et sociologie*

Éric Bourdonneau (EFEO, Centre Asie du Sud-Est), *Instant germinal, topologie, jeu de miroirs et 'face partout' : éléments d'archéologie mussienne du politique sur le sol asien, de L'Inde vue de l'Est aux Masques d'Angkor*

Grégory Mikaelian (CNRS, Centre Asie du Sud-Est), *La tombe vivante et la 'participation' bouddhique : une phénoménologie de la représentation du divin ?*

Frédéric Keck (CNRS, Laboratoire d'Anthropologie Sociale), *Lucien Lévy-Bruhl, Paul Mus et l'ethnologie vietnamienne*

Yves Goudineau (EFEO, Centre Asie du Sud-Est), *L'œuvre de Mus comme anthropologie du 'lieu' – de la pierre au temple, du village au palais*

Bénédicte Brac de la Perrière (CNRS, Centre Asie du Sud-Est), *Paul Mus et le nouvel 'animisme' en Asie du Sud Est*

Pascal Bourdeaux (EPHE, Groupe Sociétés, Religions, Laïcités), *Paul Mus et l'anthropologie politique à l'épreuve du terrain vietnamien*

Christophe Robert, *Un autre Viêt Nam : sociologie d'un après-guerre avec Paul Mus*

Documents

1. Pascal Bourdeaux (EPHE, Groupe Sociétés, Religions, Laïcités), *Édition de « Les sectes politico-religieuses et le traditionalisme annamite »*
2. Société des amis de Paul Mus, *La correspondance Paul Mus – Paul Rivet*
3. Jean-Noël Robert (Collège de France), *Les deux poèmes de Mus rédigés au Japon*

ADHÉREZ OU RENOUVELEZ VOTRE ADHÉSION !

Société des Amis de Paul Mus
12 rue Michelet, 91120, Palaiseau.
Courriel : societedesamisdepaulmus@protonmail.com

Fondée en mille neuf cent quatre-vingt-sept, la Société des Amis de Paul Mus fut active durant les vingt premières années de son existence. Puis elle tomba peu à peu en déshérence, avant qu'une nouvelle équipe ne la réactive aujourd'hui, poursuivant les buts assignés il y a trente-trois ans par les membres fondateurs : faire connaître la pensée et l'œuvre du grand orientaliste français Paul Mus (1902-1969), contribuer, par une aide morale et matérielle, à la publication de ses textes inédits (livres, cours, conférences, notes à caractère scientifique), et favoriser la diffusion internationale de ses écrits, en particulier par des traductions.

BULLETIN D'ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE PAUL MUS N° SIRET : 924 680 986 00016

ANNÉE 2024

NOM : -----

Prénom : -----

Adresse : -----

Courriel : -----

Téléphone : -----

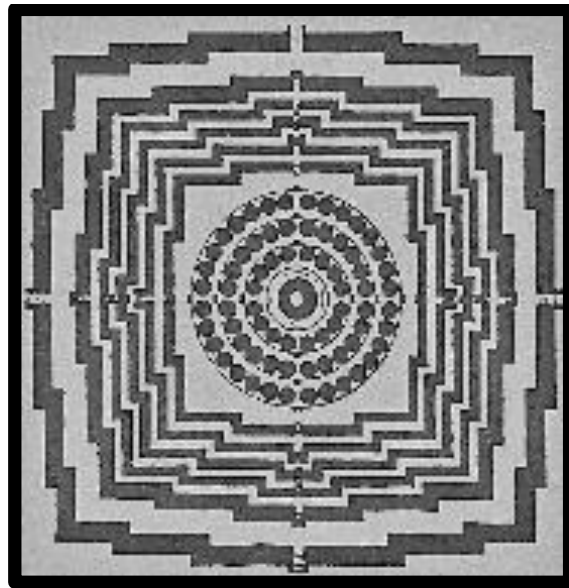
1. Étudiant (10 euros) :

2. Ami (20 euros) :

3. Bienfaiteur (plus de 20 euros) :

Pour contribuer au bon fonctionnement de la SAPM, il vous suffit de remplir le bordereau ci-dessous et de le retourner accompagné d'un chèque à l'ordre de **Société des Amis de Paul Mus** à l'adresse suivante : **Société des Amis de Paul Mus, 12 rue Michelet, 91120, Palaiseau**. Vous pouvez aussi le retourner, accompagné d'un récépissé de virement, sur le compte de l'association :

Titulaire du compte : Société des Amis de Paul Mus, 12 rue Michelet, 91120 Palaiseau				
Identification nationale du compte bancaire – RIB				
Code Banque : 10107	Code Guichet : 00130	Code BIC : BREFFRPPXXX	N° de compte : 00028042904	Clé RIB : 15
Domiciliation : BRED PARIS KLEBER				
Identification internationale du compte bancaire (IBAN) : FR76 1010 7001 3000 0280 4290 415				



SADM